

Balazs NAGY

L'itinéraire politique
de Georges Lukacs

1970-1971

Première partie

- **pseudo** (Michel Novak) - [La vérité n° 548](#) - juin 1970 - *(page 41-51)*

Deuxième partie

- (Balazs NAGY) - [La vérité n° 551](#) - mars 1971 - *(page 63-77)*

Troisième partie

- (Balazs NAGY) - [La vérité n° 553](#) - juin 1971- *(page 59-86)*

Table des matières

Première partie	3
Le départ.....	4
Les empreintes du début.....	9
Son approche du mouvement ouvrier et son entrée dans le parti communiste	19
Deuxième partie	21
Dans la révolution hongroise de 1918-1919.....	21
Le combat de l'IC pour la formation des partis communistes et la position de Lukacs.....	26
Troisième partie	35
« Histoire et conscience de classe »	35
Sur les circonstances de la naissance du livre	36
De la dialectique de la nature	39
Opposition de la société et de la nature.....	43
Du rejet du matérialisme dialectique à l'humanisme vulgaire	44
Lukacs attaque le matérialisme historique	47
Conscience et connaissance	50
Sur la lutte du prolétariat pour son émancipation	53
Une conscience de classe désincarnée	56
La classe et son parti	59
Quelques remarques finales	61

Première partie

Il nous faudrait, et il nous faut en effet, toute une série d'analyses et des livres entiers pour mettre à nu et combattre les innombrables déformations que le stalinisme a commises et commet encore dans le domaine de la théorie. La collaboration de classes que pratiquent sous des formes particulières propres la bureaucratie du Kremlin et son appareil se manifeste inmanquablement dans la révision du marxisme, dans l'abaissement de la théorie en général. Depuis toujours, l'opportunisme dans le mouvement ouvrier s'est accompagné du révisionnisme, celui-ci étant nécessairement lié à l'attitude méprisante et cavalière envers la théorie, attitude bien connue des staliniens.

Face à la collaboration de classes de plus en plus accentuée du stalinisme avec la bourgeoisie, la classe ouvrière et la jeunesse amorcent un formidable mouvement de regroupement à l'échelle internationale, nourri par la crise du stalinisme. Divers groupes naissent et se développent qui, comme réaction à l'opportunisme du stalinisme, cherchent des « *voies nouvelles* » de la révolution. Il est inévitable et tout naturel que dans *ces* conditions naissent et se développent diverses « *théories* » dont la seule nouveauté consiste, le plus souvent, au renouvellement de doctrines oubliées et dépassées. Mais nombreux sont ceux qui, parmi ces « *chercheurs théoriques* » annonçant qu'ils visent à débarrasser le marxisme des déformations staliniennes, en arrivent à redécouvrir Marx.

Si la classe ouvrière internationale, malgré ses efforts, n'a pas encore livré la bataille décisive contre le capitalisme, la raison en est indéniablement dans la politique de collaboration de classes pratiquée par les directions stalinienne — et réformiste — du mouvement ouvrier. Mais, d'un autre côté, cette situation tient aussi à la faiblesse de la IV^e Internationale qui, face au stalinisme, n'a pas pu encore conquérir cette direction. Or la reconstruction de la IV^e Internationale, et la construction de ses partis, est un combat non seulement politique mais aussi théorique. Déjà Engels avertissait le mouvement ouvrier de l'importance capitale de la lutte théorique. Il en a fourni l'exemple par sa bataille décisive contre Dühring. Le combat de Lénine pour la construction du parti bolchevique fut intimement lié à sa lutte théorique, au développement du marxisme. Car « *seul un parti guidé par une théorie d'avant-garde est capable de remplir le rôle de combattant d'avant-garde* ». Notre tâche de reconstruction de la IV^e Internationale nous assigne de poursuivre le combat théorique pour la défense et l'approfondissement du marxisme.

C'est dans cette perspective et dans ce but que nous devons examiner et critiquer les diverses « *théories* », et surtout celles qui s'annoncent antistaliniennes en se référant à Marx et à Lénine. Une place de choix revient à Georges Lukacs que beaucoup d'intellectuels « *de gauche* » et même communistes considèrent comme le marxiste qui, par excellence, a affronté le stalinisme. Précisément au cours des dernières années, au moment même de l'aggravation de la crise du stalinisme, la publicité grandit autour de Lukacs. Publicité qui le présente comme le combattant antistalinien

de toujours, comme celui qui a défendu le marxisme contre Staline et ses successeurs. Beaucoup sont ceux qui n'hésitent pas à qualifier Lukacs (le « *seul marxiste* » de notre époque, de « *plus grand penseur marxiste* », etc. Nous sommes obligés de vérifier leurs dires. Mais dans le cadre restreint de cet article, il n'est possible, bien évidemment, que (l'esquisser son itinéraire politique.

Au préalable, il est important de noter que si, au cours des dernières années, l'audience internationale de Lukacs grandissait, c'est qu'il est lui-même devenu de plus en plus actif. Depuis 1964, Lukacs n'a cessé d'intervenir dans les domaines les plus variés. Sans parler ici de la raison de cette activité qui sera analysée plus loin, énumérons certaines de ses interventions. Depuis seulement 1967, il a fait des déclarations publiques sur les sujets suivants : sur le putsch en Grèce ; sur la limitation des naissances ; sur les découvertes physiques ; sur le système philosophique de saint Thomas d'Aquin ; sur les machines cybernétiques ; sur la réforme de la planification ; sur les nouveaux films hongrois ; sur la formation des galaxies ; sur le pouvoir actuel des staliniens ; sur le structuralisme ; sur les « *happenings* », etc. On pourrait se demander : y a-t-il un sujet sur lequel Lukacs n'a pas fait de déclaration ?...

Oui, il y en a. Il n'a fait aucune déclaration contre l'intervention en Tchécoslovaquie ni contre l'exclusion de Soljenitsyne de l'Union des écrivains soviétiques ! Le très actif et « *seul marxiste* » de notre époque est resté muet comme une carpe. Alors qu'il risquait beaucoup moins que de nombreux militants et intellectuels hongrois qui ont élevé la voix de la protestation. Le « *marxisme* » de Lukacs, de même que son itinéraire politique qui en est inséparable, se trouvent condensés dans cette attitude.

LE DÉPART

Tout homme est en dernière analyse le produit de son époque. Pour comprendre l'itinéraire politique de Lukacs, il est nécessaire au moins d'esquisser les conditions historiques dans lesquelles il a commencé sa carrière et qui ont laissé leur empreinte sur tout son chemin. Ces conditions ont été déterminées par l'échec de la révolution de 1848-1849, échec en Allemagne, comme dans les pays de l'empire des Habsbourg. Mais si l'on cherche à comprendre le pourquoi de la facilité avec laquelle la Sainte-Alliance ; cette ennemie féodale haïe par tous, est pourtant venue à bout de l'immense mouvement du « *printemps des peuples* », on découvre à l'arrière-plan la complicité de la bourgeoisie européenne. La bourgeoisie anglaise s'appuyant sur une conjoncture favorable, et infligeant une défaite au mouvement chartiste, fut le puissant organisateur de la victoire de la Sainte-Alliance. Quant à la bourgeoisie allemande, elle a abandonné sa propre révolution, s'est jetée dans les bras de l'absolutisme prussien, effrayée qu'elle était devant les barricades du prolétariat parisien. La puissante vague révolutionnaire de 1848-1849, bourgeoise par son caractère, fut en réalité le révélateur de la nature contre-révolutionnaire de la bourgeoisie. La révolution allemande l'a vérifié d'autant plus que, parmi les bourgeoisies de l'Europe n'ayant pas encore fait la révolution, elle fut, et de loin, la plus forte. Or, déjà avant 1848, cette bourgeoisie était « *brutale contre le prolétariat et la petite-bourgeoisie, et surnoise*

envers l'absolutisme et le féodalisme », comme le notait Mehring. Dès les premiers jours de la révolution, elle « était plus effrayée du plus petit mouvement populaire que de l'ensemble de tous les complots réactionnaires de tous les gouvernements allemands ». La « Révolution et contre-révolution en. Allemagne », de Engels, est l'analyse de cette trahison. La conclusion que Marx et Engels en avaient tirée fut formulée, en 1850, dans la célèbre « Adresse du Comité central à la Ligue communiste ». Il importe de citer un passage de cette Adresse dont le texte d'une dizaine de pages a constitué, jusqu'à nos jours, l'épouvantail de tous les révisionnistes et collaborateurs de classes qui se sont efforcés de le rejeter dans l'oubli. Marx et Engels y écrivaient :

« Tandis que les démocrates petits bourgeois veulent terminer la révolution... si possible rapidement, nos intérêts et tâches sont de rendre la révolution permanente, jusqu'à ce que toutes les classes plus ou moins nanties soient écartées, que le prolétariat conquière le pouvoir et que l'union des prolétaires soit si avancée non seulement dans un pays mais dans tous les pays dominants du monde que la concurrence parmi les prolétaires dans ces pays cesse, et que les forces productives au moins décisives soient concentrées entre les mains du prolétariat. »

En Hongrie, beaucoup plus arriérée que l'Allemagne ou même l'Autriche de l'époque, la très faible bourgeoisie en gestation se trouvait sous la direction de la noblesse moyenne, classe dirigeante de la révolution de 1848-1849. Mais si la bourgeoisie allemande, sentant sur ses talons le prolétariat, ne pouvait être, déjà en 1848, que contre-révolutionnaire, la noblesse moyenne en Hongrie était, pour ainsi dire, « innocente ». Elle n'avait rien vu de comparable à la révolte des tisserands silésiens qui, en 1844, épouvanta les bourgeois allemands. Ainsi le retard des conditions hongroises devint la vertu révolutionnaire de sa noblesse moyenne. L'émancipation des serfs, l'introduction du parlementarisme et des droits démocratiques pouvaient être plus conséquentes qu'en Allemagne, car réalisées surtout contre les hobereaux protégés par l'étranger, la maison d'Autriche. La noblesse moyenne rebelle ne pouvait espérer détenir le pouvoir que précisément grâce à ces mesures. Encore ne faut-il pas oublier que le glissement du pouvoir entre les mains de la fraction la plus décidée de cette noblesse fut déterminé par l'activité et le soulèvement de la population pauvre de la capitale. Et cette noblesse resta « révolutionnaire » dans la mesure où elle fut contrainte d'agir sous la pression de ces masses.

En cherchant la raison d'une telle attitude qui distingue si favorablement un Kossuth des bavards de l'Assemblée de Francfort, outre les conditions de classe plus arriérées, il faut relever la question nationale. La noblesse moyenne en Hongrie fut victime de la crise du féodalisme, crise aggravée par la soumission du pays à la maison d'Autriche. L'attaque « illégale » de celle-ci a exacerbé le nationalisme de cette noblesse ; riche de traditions des luttes d'indépendance séculaires, nourrie par le nationalisme bourgeois naissant.

C'est sur les décades ultérieures, et particulièrement sur l'atmosphère qui a été celle de la jeunesse de Lukacs, que la caractérisation de cette noblesse, de son nationalisme, jette un éclairage indispensable. Engels voyait la signification et l'importance de la

guerre d'indépendance de la Hongrie révolutionnaire dans son caractère immédiatement européen. Mais si la guerre révolutionnaire d'indépendance avait objectivement ce caractère européen, sa classe dirigeante était surtout caractérisée par son étroitesse nationale combinée avec un sens stupide de la légalité. Ce fut un nationalisme nourri de traditions glorieuses, ayant plus de nostalgie que de dynamisme, puisant plutôt dans le passé que tourné vers l'avenir. Comme la noblesse était historiquement condamnée, son nationalisme regardait le passé avec une fierté et une mélancolie remplie d'irritation et d'impatience pour le présent. Un tel nationalisme pouvait jouer un certain rôle progressif en 1848-1849, malgré ses forts relents réactionnaires. Mais que dire de son avenir ?

La force unifiée de la Sainte-Alliance a écrasé la révolution. L'écrasement devenait à son tour la source d'un nouveau retard dans l'évolution du pays. L'ordre rétabli en Europe centrale et orientale s'appuyait sur les vestiges puissamment renforcés du passé. Mais le développement du capitalisme était cependant un processus irréversible malgré la camisole de force des vestiges féodaux qui pesait très lourd. Sort commun de la Russie, de l'Allemagne organisée par la Prusse, et des pays de la monarchie, sous la férule politique des seigneurs féodaux. Cette « *voie prussienne* » du développement capitaliste, réalisée par en haut, toujours en retard, comportait d'immenses souffrances pour les travailleurs et accumulait des contradictions sociales et nationales explosives.

La révolution fut le dernier souffle historique de la noblesse moyenne. Rebelle en 1848, elle a renoué son alliance avec l'aristocratie et, après la réconciliation avec les Habsbourg, l'ensemble de la noblesse fut chargée de maintenir l'ordre sur la paysannerie et la classe ouvrière en constitution, ainsi que sur les nations naissantes des Serbes, des Croates, des Slovaques et des Roumains. En contrepartie, elle obtenait une autonomie politique relative dans la monarchie désormais austro-hongroise. Dans cette monarchie le développement capitaliste, bien que distordu, entravé et déformé, était pourtant un processus réel.

Mais tapie dans l'appareil d'État, dans les municipalités, continuant ainsi à jouer son rôle politique dirigeant, la noblesse moyenne perdait en réalité du terrain. L'évolution capitaliste mimait son existence. Figée dans un nationalisme outré, borné et provincial, nostalgique d'un passé à tout jamais révolu, cette noblesse fière se plaçait en dehors de cette évolution. Elle regardait l'industrie, le commerce, toute l'évolution capitaliste comme quelque chose d'ignoble. Et cela d'autant plus que, manquant de capitaux, elle se ruinait entre les mains des banques et des usuriers. La vie de ses membres, socialement inutile, s'accrochait à la vie de la « *société* », la leur, où ces nobles ruinés menèrent une existence revivant le passé glorieux, une vie faite de chasses, de bals, d'autant plus coûteuse que l'administration de l'État était entre les mains de cette caste fermée. Tel fut le sort de la noblesse ruinée sur tout l'immense territoire de cette Europe entravée par les vestiges féodaux et où se développait le capitalisme à la prussienne. Le « *djentry* » hongrois avait quelque chose de commun, de très familier avec les tristes héros de Gogol ou de Gontcharov.

Comme l'industrie, le commerce fut considéré comme indigne de la noblesse, et celle-ci, dans son ensemble, l'a volontairement laissé aux êtres « *indignes* ». D'abord à la population de souche allemande dont les entrepreneurs furent les commis des capitaux allemands et autrichiens. L'ancienne fierté nationale, ce mépris souverain de l'étranger se confondaient chez le « *djentry* » avec la haine envers l'industrie et le commerce, rendant encore plus vide, stérile et agressif le nationalisme, et « *antinational* » le commerce et l'industrie. La haine de la « *société* » envers ces riches étrangers fut d'autant plus grande, leur exclusion sociale plus complète que le « *djentry* » personnellement, et le régime politique globalement, dépendaient d'eux. L'opinion de la classe dirigeante « *glorieuse* » pénétrait toute la société hongroise, elle influençait la paysannerie, elle créait une atmosphère particulièrement étouffante, un nationalisme insupportablement agressif, un esprit de servilité sachant bien distinguer entre les castes. Mais, en même temps, la société traditionnelle régnante mais appauvrie ne vivait que grâce aux injections d'or de ces « *ignobles* » bourgeois. Car ignobles, ils l'étaient. Nourrissant une haine non moindre envers ces « *djentry* » inutiles, les banquiers, les industriels, et plus encore les gros commerçants de grain ou les usuriers ne rêvaient que de devenir membres de la « *société* », obtenir des certificats de noblesse. Parmi ces parias, les juifs, depuis peu émancipés, souvent commerçants ou usuriers, étaient les plus parias. Être juif à cette époque en Hongrie, c'était subir tout le mépris, l'agressivité et la discrimination que la noblesse dominante de la Hongrie traditionnelle manifestait à cette race maudite. La bourgeoisie hongroise fut beaucoup plus soumise à l'ordre politique féodal qu'en Allemagne. Plus soumise parce que plus faible et moins nationale. L'envie haineuse des hommes de l'argent envers le « *djentry* », de même que la familiarité condescendante et méprisante des gens de la « *société* » avec les « *usuriers* » y furent aussi plus virulentes. Mais être juif ou gros commerçant possédant des millions, et peut-être d'une noblesse fraîchement achetée, obligeant la « *bonne société* » à feindre le respect, cela dépassait les bornes. L'âme damnée et double de la bourgeoisie de cette partie de l'Europe, bourgeoisie en retard, sorte de *comprador* en Hongrie, « *ersatz* » par nature, se reflétait avec une acuité et manifestait surtout ses contradictions parmi les Juifs nouveaux riches et anoblis. C'est dans une telle famille qu'est né Georges Lukacs.

Il naquit en 1885, à Budapest, dans une famille juive récemment anoblée. Naître dans un tel milieu plein de contradictions force toute intelligence à ouvrir les yeux, crée des tensions et des rébellions. Sa conscience s'éveille très tôt. Comme il l'écrit lui-même dans son tout dernier récit autobiographique (en 1969), dès l'âge de la puberté, il lutte contre son milieu hongrois, contre ce « *monde de juifs et de "djentry"* », lui, « *contestataire imprégné par le sentiment d'être étranger* ». Il raconte lui-même comment, à cet âge, il a déjà généralisé son refus du milieu familial, à travers son refus des patriciens et des bourgeois, avec toute la société hongroise. Connaissant l'atmosphère irrespirable de la vie quotidienne d'alors de toutes les « *bonnes familles* », on ne peut que fort bien comprendre et approuver cette révolte juvénile.

Il cherche un refuge dans la littérature contemporaine étrangère. A quatorze-quinze ans, il lit avidement Ibsen et Strindberg, Hebbel et Hauptmann, Flaubert et Verlaine. Ces tentatives de libération de son milieu — nous indique toujours Lukacs — « *ont reçu l'accent de l'exaltation à l'égard du modernisme international contre l'hungarisme, (un) conservatisme borné* ». Dans sa courte autobiographie écrite en 1933 (« *Mein Weg zur Marxismus* ». Georges Lukacs, *Schriften zur Ideologie und Politik*, Luchterhand Verlag, 1967), il note que, lycéen encore, il fait connaissance en même temps avec *le Manifeste du Parti communiste* et les écrits de Thomas Mann. Selon lui-même, ce sont les romans, les nouvelles de Mann qui l'impressionnent.

Soixante ans plus tard, il écrira sur Mann :

« *J'étais encore lycéen lorsque je reçus les premières et décisives impressions de son œuvre. Le problème de Tonio Kröger a déterminé de façon capitale les thèmes principaux de mes travaux de jeunesse.* » (G. Lukacs, « *Thomas Mann* », Maspero, 1967.)

Mais quel est le problème de Tonio Kröger ?

Il est le « *bourgeois égaré* » dont le problème est l'impossibilité de concilier l'art avec la vie bourgeoise tout en voulant et celle-ci, et l'art lui-même. Thomas Mann a exprimé durant toute sa vie, avec une grande force artistique, le dilemme fondamental de la bourgeoisie à l'époque de sa décadence. Non pas d'une bourgeoisie en général, mais justement de celle qui a perdu sa révolution, et qui n'était plus capable de lutter contre l'absolutisme. Mann, depuis son œuvre « *Les Buddenbrook* » (1900), en passant par « *Tonio Kröger* » et « *Altesses Royale* », jusqu'à « *la Montagne magique* », décrit, analyse et interprète la décadence de la bourgeoisie. Ses romans expriment de façon magistrale l'angoisse de la bourgeoisie. Il se place lui-même sur le terrain de la sympathie envers cette classe qui glisse sur la pente de l'Histoire. Il se tourne vers le passé avec une certaine nostalgie, là où la bourgeoisie fut forte et pleine de vie. De ces œuvres, le prolétariat est complètement absent, inexistant. Et puisque l'écrivain constate l'impossibilité de concilier la vie (bourgeoise) avec l'art, et incapable de voir le prolétariat, il est profondément pessimiste. De ce pessimisme naissent parfois des tentatives pour une régénération de la bourgeoisie.

Et nous saisissons là la signification de cette « *analyse intérieure des écrits de Mann, qui m'a occupé ma vie durant* », dont parle Lukacs. Son intérêt vis-à-vis de la littérature et surtout du drame grandit. Il a personnellement ressenti l'attraction et la tension des contradictions, leur tragique exprimé dans les drames, et qui apparaissent aussi dans l'œuvre de Thomas Mann. Le fond de ces contradictions, reflété dans la littérature contemporaine, est que, finalement, il n'y a plus de place dans la vie pour la Vie. Dans ce langage familier à l'époque, l'intelligentsia bourgeoise exprimait l'impossibilité de réaliser une vie humaine dans les conditions de la vie bourgeoise, mais aussi l'incapacité de dépasser celle-ci. Lukacs, étudiant, devient l'un des organisateurs à Budapest d'un « *théâtre libre* », le fameux *Thalia* où, avec ses amis, il met en scène Ibsen et Strindberg. Ce choix de Ibsen est également révélateur.

Mais l'activité théâtrale n'est qu'un intermédiaire. Déjà auparavant, il écrit des critiques dans une revue, puis commence à étudier la philosophie. Il faut souligner, comme il l'écrit lui-même, qu'avec ce tournant l'influence de l'étranger, surtout l'influence allemande, grandit, en premier lieu celle de Kant. À l'université, il étudie plus encore les œuvres de Marx. Il lit « *le Capital* », « *le 18 Brumaire* », et « *l'Origine de l'État, de la famille et de la propriété privée* » d'Engels.

Il caractérise son premier « *marxisme* » de la façon suivante :

« Cette étude m'a immédiatement convaincu de la justesse de quelques points capitaux du marxisme. En premier lieu, la théorie de la plus-value, la conception de l'histoire en tant que celle des luttes des classes, et de la division en classes de la société m'ont influencé. Cependant, comme cela est très normal chez un intellectuel bourgeois, cette influence se bornait à l'économie et avant tout à la "sociologie". Je tenais la philosophie matérialiste, dans laquelle je ne faisais aucune différence entre matérialisme et matérialisme dialectique, pour être dépassé du point de vue de la théorie de la connaissance. La théorie néo-kantienne de "l'immanence de la conscience" était parfaitement conforme à ma situation de classe, à ma vision du monde d'alors. » (Mein Weg..., op. cit.)

LES EMPREINTES DU DÉBUT

Il est possible maintenant de résumer et de caractériser le départ de Lukacs. Si pour le lecteur l'examen du milieu et de l'éveil de sa conscience paraît long, et peut-être superflu, il est cependant essentiel. Et cela pour la raison que certaines caractéristiques profondes du départ de Lukacs le marqueront pendant tout son itinéraire ultérieur.

Ce qui est particulièrement frappant, c'est que son éveil, puis son évolution et ses recherches furent purement intellectuels. Il arrive à étudier Marx, et même, plus tard, à connaître ses œuvres à travers uniquement des études et des réflexions. Il se révolte contre son milieu et cherche l'issue, non pas dans la lutte, mais dans la lecture et la réflexion, essayant d'y trouver à la fois l'explication et la solution de sa situation et de celle de la société. Dans cette attitude, il n'y a même pas de rupture entre la théorie et la pratique, mais l'inexistence pure et simple de cette dernière. Pourtant, l'essence de ces réflexions est éminemment riche d'un contenu social. Sa remarque autobiographique où il explique qu'à travers son milieu immédiat il a rompu avec toute la société hongroise est révélatrice. Écrite presque soixante-dix ans plus tard, il ne voit même pas à quel point il « *oublie* » — dans sa jeunesse, et aujourd'hui encore — que cette « *société hongroise* » était composée, elle aussi, de classes. C'est en vain que « *la conception de l'histoire en tant que celle des luttes de classes, et de la division en classes de la société* » l'a influencé. Pour lui, ce n'est que de la théorie sans application pratique. Rien d'étonnant à ce que, même au moment de la rédaction de ces notes autobiographiques, le Lukacs d'aujourd'hui ne s'aperçoive nullement que cette conception n'est pas de Marx et n'a rien de marxiste en elle-même. Marx et Engels avaient bien expliqué qu'ils l'ont empruntée aux historiens de la révolution française :

Thierry, Michelet et Guizot. Cette conception apparaît au sommet de la pensée bourgeoise du XIX^e siècle. Le marxisme va radicalement plus loin : il enseigne la mission historique du prolétariat dans cette lutte des classes, mission inscrite dans la nature et les lois de la société capitaliste.

Cette démarche intellectuelle de Lukacs, y compris ses lectures de Marx, n'est pas justifiée. La classe ouvrière n'est pas absente dans la Hongrie d'alors. Sa formation en tant que classe commence dès le lendemain de la révolution écrasée de 1848-1849. Avec la constitution de ses syndicats, elle combat pendant des décades, en une lutte riche d'enseignements, pour se détacher de la bourgeoisie libérale afin de former son parti politique. C'est en 1868 que la première organisation politique de la classe se forme, sous la forte influence des idées de Lassalle. Après son démantèlement par la police, le marxiste Léo Frankel, l'un des dirigeants de la Commune de Paris, retournant dans son pays natal, fonde le premier parti ouvrier réellement socialiste de Hongrie. Les mouvements de la classe ouvrière des villes se conjuguent avec de grandes révoltes paysannes. Sous la pression de la bourgeoisie et de l'État, Frankel étant de nouveau en émigration, ce nouveau parti succombe à l'opportunisme. Mais en 1890 se forme le parti social-démocrate. De puissantes grèves et manifestations, aussi bien dans les villes qu'à la campagne, secouent le régime. Lukacs a la possibilité d'apercevoir que la lutte des classes n'est pas une théorie, mais une réalité que la théorie ne fait que saisir et féconder.

Bien évidemment, l'éveil de la conscience chez les intellectuels procède souvent par la réflexion et non pas par l'expérience quotidienne de la lutte des classes. Il ne s'agit pas de reprocher au jeune Lukacs cette donnée de l'évolution. Mais que ce soit à partir des expériences quotidiennes ou à travers des réflexions, une fois arrivés au marxisme, l'ouvrier et l'intellectuel se confondent dans leur lutte commune où la théorie et la pratique fusionnent en une interaction constante. Or ce qu'on remarque chez Lukacs, c'est que cette empreinte intellectuelle de son départ reste présente pendant toute sa vie et marquée par une rupture entre la théorie et la pratique.

Son approche du mouvement ouvrier, au cours de la première guerre mondiale, est caractérisée par les discussions dans des cercles variés, par des lectures, mais à aucun moment il ne prend part à un mouvement syndical ou politique de la classe ouvrière. Il est remarquable que dans toutes les autobiographies qu'il a écrites depuis 1933 jusqu'en 1969 (nous en connaissons au moins trois) il explique minutieusement, quoique parfois avec des lacunes et des différences, son évolution intellectuelle jusqu'au marxisme, mais n'explique jamais comment il s'est approché du mouvement ouvrier. Et même lorsqu'il note que, à la veille de la guerre, et pendant les premières années de la guerre, les idées anarcho-syndicalistes et celles de Sorel l'ont influencé, il ne pense tout simplement pas à expliquer s'il a fait, oui ou non, quelque chose dans la pratique pour ces idées. Cette rupture complète entre la théorie et la pratique fut plus tard « adoucie ». Mais le fond reste. C'est ainsi que plus tard, membre ou dirigeant du parti communiste, il conçoit ce parti en lui-même, détaché complètement du mouvement ouvrier dans son ensemble. La dialectique vivante entre, d'une part, le

mouvement ouvrier et la lutte des classes, et, d'autre part, le Parti, l'avant-garde lui échappe complètement.

L'unité dialectique entre le Parti en tant *qu'émanation* de la classe et de ses luttes, et comme *dirigeant* de cette classe, ne sera jamais saisie par Lukacs. Pour lui, le Parti dirige, il est quelque chose de fini, d'achevé parce que le marxisme conçu comme un ensemble de catégories finies l'oriente. C'est exactement la réalisation de l'Esprit dans l'Histoire dont parle Hegel. Et l'une des raisons, sinon la plus importante, de cet idéalisme est la rupture entre la théorie et la pratique.

Lorsqu'il adhère au parti communiste, il ne voit pas seulement ce parti en soi, détaché du mouvement ouvrier, mais encore il le considère comme une sorte de bouée de sauvetage de la culture par l'édification du socialisme. Cette constatation n'est nullement un reproche à l'égard de Lukacs. Elle indique seulement que chez lui, même lorsque la pratique apparaît près de la théorie, il n'y a pas, un lien organique entre elles. Pour un marxiste, en effet, le parti de la classe dirige l'émancipation du prolétariat, et par là, permet de sauver toute l'humanité, la culture comprise. Par conséquent, les préoccupations théoriques d'un marxiste sont intimement liées à cette lutte (la pratique) et non pas aux problèmes de la culture. Il n'y a eu qu'une seule période dans la vie de Lukacs, de 1919 à 1930, où la théorie et la pratique ont tendu à fusionner (laissons pour le moment le contenu politique de cette fusion). C'est l'époque où il fut l'un des dirigeants du parti communiste hongrois. Plus tard, il redevint ce « *sauveur de la culture* », le plus souvent indépendamment du caractère de classe de la société.

Le fait que chez Lukacs, même le marxisme devient une sorte de système avec des catégories figées, que l'on retrouve surtout dans son « *Esthétique* », révèle clairement cette rupture entre théorie et pratique. L'hégélianisme qu'on lui reproche, à juste titre, y trouve son origine.

Un exemple particulièrement éloquent du rapport entre la théorie et la pratique chez Lukacs est sa participation à la lutte de l'opposition avant la révolution hongroise des conseils. Au mois de juin 1956, le cercle Petôfi organisa un débat public sur le thème : « *Problèmes actuels de la philosophie marxiste* ». L'un des participants illustre en fut Lukacs dont l'intervention constitua le centre du débat. Mais au lieu d'analyser, avec l'arme du matérialisme dialectique, les problèmes fondamentaux d'un combat qui allait entraîner, tout le pays, il ne parla que de la situation du marxisme en Hongrie, pris comme une science à part. Et même sous cet angle, il n'a pas fait le moindre effort pour démontrer l'opposition irréconciliable entre le marxisme et le stalinisme, pour la simple raison qu'il ne voulait pas la voir lui-même. Dans son intervention, comme dans plusieurs de ses écrits, le stalinisme, en ce domaine, ne consisterait qu'en un dogmatisme, sans contenu d'ailleurs, étouffant la méthode vivante du marxisme. Il ne pose jamais le problème capital, même si ça et là il l'effleure, à savoir que le stalinisme a faussé, déformé et dénaturé cette méthode elle-même, le matérialisme dialectique. Et puisqu'il ne le pose pas, il essaye encore moins d'y répondre d'une manière globale et positive. C'est ainsi que dans le débat du cercle Petôfi, son intervention fut axée sur

la nécessité de développer le marxisme sous forme (le *l'application de la méthode marxiste aux sciences particulières*).

Car « *aujourd'hui, il n'y a pas encore de logique marxiste, il n'y a pas d'esthétique marxiste ni d'éthique marxiste, ou de pédagogie marxiste, pas plus que de psychologie marxiste, et ainsi de suite.* »

Le marxisme devient donc une sorte de philosophie qu'il faudrait appliquer aux sciences variées. Son développement devient ainsi une tâche intellectuelle, réalisée uniquement par les intellectuels dans leur chambre de travail. Et puisque de cette manière son « *marxisme* » perd sa raison d'être, en tant que science de la lutte des classes du prolétariat guidant *cette* pratique et se nourrissant d'elle, il cesse d'être le marxisme. Il cède tout naturellement la place à l'utopie idéaliste qui consiste à vouloir créer, à partir d'éléments préfabriqués, une pédagogie, une éthique, etc., « *marxistes* ». Marx et Engels ont liquidé la philosophie comme telle. Lukacs la recrée. Et la clé de sa recréation est la rupture entre la théorie et la pratique, alors même que sa liquidation par Marx fut résumée dans les « *Thèses sur Feuerbach* » qui, au contraire, opèrent leur fusion.

Il est évident que cette rupture, si elle fausse la théorie, est aussi un danger pour la pratique. Cette dernière devient boiteuse. Privée de ses soutiens et nourritures théoriques liés fermement à la pratique, celle-ci est caractérisée chez Lukacs par l'accommodement, réticent ou non, à toutes les situations.

Il est critiqué par Lénine, en 1920 ; et il fait rapidement son autocritique. Puis, en 1923-1924, l'Internationale critique son livre « *Histoire et conscience de classe* » ; aussi vite, il fait son autocritique. En 1929-1930, de nouveau une critique, et de nouveau l'autocritique de Lukacs. Puis encore d'autres critiques, mais Lukacs sait toujours reculer, n'hésitant jamais à sacrifier ses compagnons. N'oublions pas qu'il est l'un des rares survivants ! En 1956, il suit la révolution, entre dans le gouvernement de Imre Nagy ; il est l'un des sept dirigeants fondant le nouveau parti communiste pendant la révolution. Mais, plus tard, tous les dirigeants de la révolution sont exécutés ou emprisonnés, y compris les fondateurs du nouveau parti, sauf Kadar — et Lukacs. Pour Lukacs, une position théorique n'est qu'une théorie sans aucun lien avec le combat, elle peut donc être facilement modifiée ou même abandonnée. L'important est de survivre, en étant toujours du bon côté. Toujours dans le camp de la bureaucratie qui extermine, même si auparavant Lukacs s'est trouvé dans le camp des « *opposants* ».

Une autre caractéristique profonde de l'évolution de sa jeunesse accompagnera Lukacs jusqu'à nos jours. Elle est d'ailleurs liée intimement à la première. Il s'agit de son attitude face à l'antagonisme fondamental du prolétariat et de la bourgeoisie.

S'opposant à son milieu, il ne se tourne pas vers le prolétariat mais, nous l'avons vu, vers les lectures et recherches intellectuelles. Plus exactement, comme il l'exprime, vers le « *modernisme international* » contre « *l'hungarisme conservatif* ». Ce « *modernisme* » est la littérature contemporaine, exprimée surtout par l'œuvre de Thomas Mann, et la philosophie des néo-kantiens allemands. Afin de définir le rapport

de Lukacs à l'antagonisme prolétariat-bourgeoisie, l'examen même rapide du contenu de classe de cette philosophie et de la littérature d'alors est nécessaire.

Engels a sommairement caractérisé les philosophes universitaires allemands de la seconde moitié du XIXe siècle, comme des philistins, des « *avortons posthumes de la philosophie classique allemande* ». L'essentiel de la philosophie néo-kantienne consistait à épurer Kant de ses inconséquences matérialistes, en en rejetant le matérialisme. Au fond, les diverses écoles néo-kantiennes en Allemagne représentaient un front théorique de la bourgeoisie face au matérialisme dialectique du prolétariat. « *L'école de Bade* » des néo-kantiens, avec Windelband et Rickert, professeurs à Heidelberg, cherchait à dépasser Kant en rejetant la reconnaissance kantienne de « *Ding an sich* » (chose en soi) matérialiste. Cette école s'occupait surtout de valeurs intellectuelles et culturelles. L'autre école, celle de Marbourg, essayait de concilier la critique de Kant avec la logique moderne et d'appliquer son éthique aux problèmes sociaux.

Cette philosophie exprimait la situation et les intérêts spécifiques de la bourgeoisie à une époque bien déterminée de son évolution. Comme celle-ci, placée en face du prolétariat qui renforçait son combat et ses organisations, se réfugiait dans les bras de l'absolutisme tout en se débattant contre lui, la philosophie néo-kantienne était la tentative théorique de traduire et donc de soutenir un tel « *équilibre* ». Mais celui-ci n'existait pas dans la réalité sociale : la bourgeoisie devenait une fois pour toutes contre-révolutionnaire, malgré ses velléités face à l'absolutisme. La réalisation des tâches d'une révolution bourgeoise, telles que la liquidation des puissants vestiges féodaux et l'application des droits démocratiques, incombait désormais à la révolution prolétarienne. Telle était la signification de la révolution permanente mise en avant par Marx et Engels comme la principale conclusion de la révolution de 1848-1849. La révolution russe de 1905 la vérifiait en pratique avec d'autant plus de force que la classe ouvrière et ses organisations se développaient contre la bourgeoisie devenue réactionnaire. Toute cette évolution fut analysée et exprimée dans la contribution capitale de Léon Trotsky au marxisme, par la théorie de la révolution permanente, élaborée au lendemain de la révolution russe de 1905.

Dans ces conditions, la philosophie néo-kantienne ne pouvait pas être un équilibre, inexistant dans la réalité, entre matérialisme et idéalisme, mais — de même que la bourgeoisie sur le plan social et politique — elle constituait une réaction. Elle revenait en arrière non seulement par rapport à Hegel, sans parler de Marx et Engels, mais encore à Kant lui-même. La philosophie néo-kantienne constituait l'arme théorique de la bourgeoisie pour combattre le matérialisme dialectique sous forme d'un « *équilibre* » entre matérialisme et idéalisme. Elle s'insinuait comme une tentative « *noble* » de débarrasser le matérialisme de sa « *rigidité* ». Elle trouva sa forme de pénétration dans le mouvement ouvrier avec Dühring. La lutte théorique de Engels contre cette tentative fut ainsi la condition nécessaire du renforcement du prolétariat conscient de son rôle historique, comme classe indépendante. Mais puisque les principales conditions sociales restaient les mêmes, le front théorique de la

bourgeoisie, à savoir les différentes formes du néokantisme, continuaient à fleurir. Elles ont miné le mouvement ouvrier. L'apparition du révisionnisme de Bernstein, immédiatement après la mort d'Engels, et son influence ne doivent pas être séparées du fait que les dirigeants de la social-démocratie allemande n'ont pas compris l'avertissement d'Engels sur la nécessité de la lutte théorique.

L'une des formes les plus dangereuses du néokantisme d'alors était représentée par le machisme, contre lequel seul Lénine a entrepris le combat, et à travers lui livra une bataille décisive contre le néo-kantisme. « Matérialisme et empiriocriticisme » de Lénine, écrit en 1908, pour la défense du matérialisme en le développant a été la réponse de Lénine, combattant pour la révolution prolétarienne, aux efforts de la bourgeoisie pour le désarmer théoriquement par une tentative de « conciliation » du matérialisme avec l'idéalisme. Exactement comme la théorie de la révolution permanente élaborée par Trotsky en 1906 constituait l'armement du prolétariat contre les efforts tendant à le subordonner à la bourgeoisie. Entre ces deux œuvres théoriques il existe une liaison intime visant à armer la classe ouvrière contre les tentatives désespérées de la bourgeoisie à embrouiller les perspectives, le but et le contenu de sa lutte. Sans cette préparation et cette lutte théoriques, la révolution d'Octobre est inimaginable.

La signification sociale du néo-kantisme résidait donc en ceci qu'il assignait un rôle progressif à la bourgeoisie. Comme telle, cette philosophie s'opposait violemment à l'indépendance du prolétariat, elle constituait le contrepoids philosophique à la théorie de la révolution permanente. Cette application sociologique du néo-kantisme, avec des « emprunts » à Marx, fut également entreprise par les professeurs contemporains, surtout par Max Weber et Werner Sombart. La transition « philosophique » à cette sociologie était assurée par l'école de la « philosophie de la Vie » de Dilthey et de Simmel.

Lukacs a vingt et un ans lorsque, en 1906, il arrive à Berlin pour compléter ses études, en suivant les cours du vieux Dilthey et de Simmel. Ce dernier l'influence profondément à tel point qu'au mois d'octobre 1918, à la mort de Simmel, Lukacs lui consacra un article élogieux. En 1913, il quitte Berlin pour l'université de Heidelberg à cause de l'attraction que l'« école de Bade » néo-kantienne exerce sur lui. Il explique son choix de Heidelberg dans une de ses notes autobiographiques :

« J'avais toujours des réserves à l'égard de l'idéalisme subjectif extrême (aussi bien de l'école de Marbourg du néo-kantisme que du machisme) ... Mais ce fait ne m'a pas conduit aux conclusions matérialistes, mais, bien au contraire, à l'approche des écoles philosophiques qui voulaient résoudre ce problème d'une manière irrationnelle-relativiste, parfois faisant briller celle-ci dans un mysticisme. »

À Heidelberg, ou à l'université toute proche de Fribourg, il trouve toute une équipe dont les noms sont ou seront connus comme ceux des représentants philosophiques ou sociologiques d'un « dépassement » de Marx. Max Weber fut professeur à

Heidelberg jusqu'en 1903 et son influence ne cesse de croître. En effet, Lukacs lui-même écrira plus tard :

« Les écrits sur le protestantisme de Max Weber furent mes modèles à une... "sociologie de la littérature" dans laquelle les éléments, nécessairement dilués et pâlis, pris chez Marx étaient encore présents mais à peine reconnaissables. »

Il trouve à Heidelberg les professeurs Wilhelm Windelband, Heinrich Rickert, « ces avortons posthumes », ainsi que Emil Lask et Paul Ernst dont les préoccupations, sinon la nature de celles-ci, restent, par contre, toujours reconnaissables chez Lukacs. Il y trouve comme compagnons Ernst Bloch, du même âge que lui, Karl Jaspers, puis Karl Korsch et Karl Mannheim, tandis que Martin Heidegger étudie à Fribourg où professe Edmund Husserl. C'est tout un programme... Or Lukacs n'est plus un jeune débutant. De l'âge de vingt et un ans jusqu'à trente ans, il baigne dans ce milieu universitaire de Berlin et de Heidelberg, comme l'un de ses piliers. Sur le plan pratique, ce milieu universitaire fut le soutien et la base des cercles d'études sociales fondés et organisés par Werner Sombart. Ce professeur de Breslau (aujourd'hui Wrocław) a entrepris d'élaborer des réformes sociales « en faveur des ouvriers ». Il fut le pâle reflet universitaire de Schultze-Delitzsch dont le but consistait à faire croire aux ouvriers qu'il est possible de concilier leur lutte émancipatrice avec le maintien de l'ordre social.

La prolifération de ce genre de professeurs était caractéristique à la Russie, à l'Allemagne et à la monarchie austro-hongroise de l'époque qui connaissaient fondamentalement les mêmes conditions sociales et politiques. Mais alors qu'en Russie une lutte théorique et politique conséquente fut menée par Lénine et Trotsky, par les bolcheviks contre les « marxistes légaux » Strouvé, Tougan-Baranovski et les autres, dans les autres pays, du fait de la négligence théorique et donc de l'opportunisme sévissant dans le mouvement ouvrier, l'influence des « théories » conciliatrices ainsi que son corollaire pratique — à savoir l'attaque contre l'indépendance du prolétariat visant à sa subordination à la bourgeoisie — furent considérables. Et cette caractéristique laissera longtemps ses traces sur le développement ultérieur du mouvement ouvrier de ces pays. Sur le plan de la philosophie et de la théorie, une gigantesque bataille se déroulait dont l'enjeu était la conscience, donc l'indépendance de classe, du prolétariat. Les efforts pour obscurcir la conscience du prolétariat se concentraient sur l'Allemagne où la classe ouvrière était la plus forte et dont l'action conditionnait la victoire de la révolution européenne. Ce n'est pas par hasard si, plus tard, la direction bolchevique de la révolution d'Octobre regardait précisément vers le prolétariat allemand et sa révolution comme la garantie de la révolution mondiale, et donc de la victoire du socialisme. Théoriquement, la révolution permanente liant les conditions de classe de la Russie révolutionnaire niais arriérée à la révolution des pays industriels soulignait en fait ce rôle capital du prolétariat allemand. Ainsi le rôle de la classe ouvrière allemande contre sa bourgeoisie était l'un des éléments importants de la révolution permanente. Et inversement, on pourrait dire sans exagération que le rapport au prolétariat

allemand et à son rôle déterminait le rapport à la révolution permanente. À celle-ci, en effet, ne s'opposaient que les idéologies sur le rôle progressif de la bourgeoisie et sur la subordination de la classe ouvrière allemande, de même que toutes les variantes d'une telle idéologie restaient des ennemis de la révolution permanente. Aussi bien à l'époque que plus tard, jusqu'à nos jours.

Se détachant de son milieu, et complètement étranger aux travailleurs, Lukacs se tourne vers le « *modernisme international* », surtout allemand. Mais nous avons vu que le contenu de celui-ci était essentiellement bourgeois. Certes, il exprimait une lutte sur tous les plans contre l'état arriéré de l'absolutisme féodal, mais pour assurer l'épanouissement de la bourgeoisie. Si, en Hongrie d'alors, un pareil espoir semblait vain pour Lukacs à cause de la faiblesse de la bourgeoisie et donc de sa soumission plus accentuée, en Allemagne toute la vie intellectuelle aspirait à une telle possibilité, malgré des notes pessimistes. Se détachant d'un capitalisme arriéré et déformé, Lukacs se tourne donc vers un capitalisme classique, pour ainsi dire « *pur* ». Son attachement aux problèmes de la littérature contemporaine en général et à la littérature classique est conditionné par un tel point de départ. Pendant toute son évolution ultérieure, il en sera marqué théoriquement et politiquement.

Nous allons voir que tout au long de sa vie, il restera un ennemi farouche et déclaré de la théorie de la révolution permanente. C'est pourquoi, il est tout naturel qu'il soit amené à renier son attitude « *révolutionnaire* », à l'époque des révolutions de 1917 à 1923.

En 1969, il écrit ces lignes significatives :

« Comme la plupart des gens qui ont été entraînés dans le mouvement révolutionnaire par les événements de 1917, j'étais convaincu, moi aussi, que bientôt, par la voie révolutionnaire, le socialisme supplanterait le capitalisme européen. Ce fanatisme sectaire n'a pas encore connu les raidissements bureaucratiques des étapes ultérieures d'évolution... (Il) était un sectarisme messianique qui croyait, malgré tous les échecs et rechutes, à la renaissance rapide et radicale du monde. C'est cette forme d'assimilation à ses débuts du marxisme qui domina pendant des années ma position sur le développement international du monde. » (Souligné par nous — M.N.)

La politique révolutionnaire est complètement reniée par Lukacs qui l'identifie au sectarisme, au fanatisme messianique.

Mais si la révolution européenne n'est qu'un messianisme fanatique, la seule voie possible est le « *socialisme dans un seul pays* ». C'est effectivement la position fondamentale de Lukacs. Son reniement de la révolution date de 1924. Lénine meurt au mois de janvier 1924. Déjà au mois suivant, Lukacs lui consacre un livre. Et dans ce livre — bien que, dans l'ensemble, sous une forme, ambiguë — apparaissent déjà les premiers éléments de justification du « *socialisme dans un seul pays* ». Staline lui-même n'y arrive qu'à l'automne de la même année. Mais Lukacs reste modeste : il n'avouera jamais qu'il a, en quelque sorte, devancé Staline. En 1967, écrivant une longue préface au deuxième volume de ses œuvres éditées par Luchterhand Verlag, il écrit :

« (...) Après 1924, la IIIe Internationale a interprété la situation du monde capitaliste, à juste titre, comme ayant une "stabilité relative". Ce fait a signifié pour moi aussi la nécessité d'une nouvelle orientation théorique. Le fait que dans les discussions du parti russe j'ai pris position du côté de Staline, approuvant son socialisme dans un seul pays, a montré très clairement le début de mon changement décisif. »

On ne peut pas être plus clair...

Nous aurons l'occasion, dans le cadre de cet article, de montrer son hostilité à la révolution permanente, donc à la révolution, ainsi que sa haine à l'égard de Trotsky, et sa fidélité au « *socialisme dans un seul pays* ». Pour cette raison, il reste pendant toute sa vie, non pas un antistalinien — ce que beaucoup veulent faire croire — mais, bien au contraire, l'idéologue de la bureaucratie stalinienne qui n'avait que le tort d'avancer « *trop vite* » pour la bureaucratie, d'ouvrir à celle-ci le chemin sur lequel elle allait marcher, avant que la variante « *moderne* » de la politique contre-révolutionnaire n'ait été trouvée. Mais — ce qui marque profondément le début de cette évolution — il importe de relever son hostilité envers le prolétariat allemand, hostilité qui, liée à celle de la révolution permanente, est aussi l'une des caractéristiques du stalinisme.

Dans sa jeunesse, Lukacs est néo-kantien et, en pratique, nostalgique envers la « *grandeur* » de la bourgeoisie. Le problème de Thomas Mann est le sien. Rien d'étonnant que, pour lui, Mann soit non seulement le plus grand écrivain, mais aussi — comme il le caractérise en 1955 — un « *profond connaisseur des processus sociaux et culturels de son temps* », d'une grande « *clairvoyance politique* ». Alors que Mann était et resta jusqu'à sa mort un bourgeois qui méprisa le prolétariat. En 1914, Mann soutint à fond la guerre de l'impérialisme allemand, espérant que par-là viendrait la régénération de la bourgeoisie. Ce « *profond connaisseur des processus sociaux* » écrivait plus tard, dans son étude consacrée à Goethe et Tolstoï, sur le socialisme : son « *existence intellectuelle ne croupit que depuis trop longtemps dans un matérialisme inférieur* », et pour cette raison, « *sa tâche nationale (est de faire) lire Hölderlin à Karl Marx* ». Il voulait, lui aussi, débarrasser le marxisme de sa « *rigidité* » en lui proposant rien moins que le romantisme mystique de Hölderlin. Si Lukacs qui, dans ses travaux sur l'esthétique, accorde la primauté aux écrivains qui rendent dans leurs œuvres la « *totalité* » de la société, considère Mann comme le plus grand écrivain alors que le prolétariat est totalement absent de ses œuvres, c'est son affaire de critique littéraire. Mais qu'il place Thomas Mann politicien à un rang si élevé, cela démontre que lui-même se place sur le même terrain, et la critique littéraire ne révèle ici que trop clairement une position politique.

C'est par rapport au fascisme que cette position bourgeoise et anti ouvrière apparaît. Et là encore Lukacs adopte exactement la même opinion que Staline : un profond mépris, non seulement du prolétariat, mais aussi de tout le peuple allemand — et une politique visant à rétablir la domination de la bourgeoisie allemande dans sa forme « *démocratique* ». Il est de nouveau d'accord avec Thomas Mann. Ce mépris du prolétariat allemand va jusqu'à la calomnie. En 1942, il écrit :

« Le peuple allemand, grisé par la démagogie, poussé par le fouet de la terreur, jouet de ses instincts abêtis, allait en titubant à sa perte. » (Souligné par nous — M.N.)

Il n'hésite pas, comme Staline, à calomnier ici la classe ouvrière allemande, sans souffler un mot sur la destruction du mouvement ouvrier allemand comme le but et la condition du pouvoir du fascisme. Celui-ci représente pour lui *« des forces obscures parvenues au pouvoir »*, et non pas la forme la plus agressive du pouvoir de la bourgeoisie. Car — comme *« le Sujet »* de Heinrich Mann selon Lukacs — il voit *« chez les petits-bourgeois allemands les premiers traits qui conduisirent plus tard au fascisme..., le désarroi de tous les instincts moraux..., à cause du manque de liberté, de l'insuffisance de la démocratie, de la dégradation du civisme »*.

Le fascisme, écrit Lukacs, est

« le résultat de tendances et contre-tendances historiques et politiques, spirituelles et morales, qui se combattirent pendant des dizaines d'années ; c'est la manifestation brusque, sous forme de crise, de l'empoisonnement idéologique, longuement et lentement préparé, du peuple allemand, empoisonnement contre lequel il s'est défendu longuement, mais trop lentement et avec trop peu de vigueur... l, antifascisme véritable est ainsi un combat... contre les forces obscures... »

Le fascisme n'est donc pas le pouvoir de la bourgeoisie, mais des *« forces obscures »* contre lesquelles il faut rétablir la *« vraie »* démocratie bourgeoise, car — affirme Lukacs en 1944 — *« l'histoire allemande est pauvre en événements révolutionnaires, et même en événements franchement progressistes »*. Le calomniateur ne connaît pas de limites ! Alors que la classe ouvrière traverse l'un des moments les plus difficiles de son histoire, Lukacs — pour lui donner confiance ? — ne trouve rien d'autre que de la calomnier. Attitude radicalement opposée à celle d'Engels qui, au lendemain de l'écrasement de la révolution allemande de 1848-1849, cherche précisément les moyens qui permettront de redonner confiance aux travailleurs allemands. Et c'est cette attitude qui le détermine à écrire sur la guerre paysanne allemande.

La courte préface de ce livre d'Engels commence par ces mots :

« Le peuple allemand a aussi sa propre tradition révolutionnaire. »

Ensuite, il y écrit :

« Il est temps que (...) face au relâchement momentané nous esquissions devant le peuple allemand les figures indomptables, mais vigoureuses et dures de la grande guerre paysanne. »

Mais Lukacs, exactement à l'opposé d'Engels, calomnie la classe ouvrière et tout le peuple allemand. C'est à cette attitude que conduisent son hostilité à la révolution permanente, son attachement continuel aux empreintes de l'idéologie bourgeoise reçues au départ de son évolution.

De cette attitude dérive son appréciation idéaliste sur le fascisme. Dans son livre *« la Destruction de la raison »*, écrit en 1952, il tente de prouver que le fascisme en

Allemagne était en quelque sorte contenu dans toute l'évolution antérieure de la culture allemande, et que comme tel, il est avant tout un empoisonnement idéologique. Il est tout naturel que Lukacs ait toujours soutenu la politique allemande de Staline, jusques et y compris la division honteuse de l'Allemagne en deux. Il est encore, même aujourd'hui, le défenseur de cette division.

La façon dont il a formé ses idées et leur mode d'évolution pendant sa jeunesse ont laissé des traces profondes sur les positions théoriques et politiques de Lukacs. La rupture entre théorie et pratique ainsi que son rapport négatif au prolétariat et à son rôle constitueront l'arrière-fond de toute son œuvre théorique et de toute son attitude politique. Mais ils n'épuisent pas l'ensemble de son itinéraire.

SON APPROCHE DU MOUVEMENT OUVRIER ET SON ENTRÉE DANS LE PARTI COMMUNISTE

D'après ses notes autobiographiques, il est impossible de déterminer les phases de son approche du mouvement ouvrier ni même la date de l'éveil de son intérêt pour ce mouvement. Déterminé par sa position néo-kantienne et sous l'influence de l'une de ses formes d'alors, la « *philosophie de la Vie* », Lukacs se place pendant longtemps sur une position éthique et moraliste par rapport aux problèmes sociaux. Cette position le fait se rapprocher, avant et pendant la première guerre mondiale impérialiste, de l'anarchisme, surtout sous sa forme sorélienne. Cet anarchisme, dont l'essence est la révolte petite-bourgeoise dans le cadre de la société bourgeoise, lui convient à merveille. D'autant plus qu'il lui permet de ne s'associer à aucun mouvement, même anarchiste. En réalité, bien que, pendant la guerre, il participe aux débats d'un cercle en Hongrie qui oppose différents courants, il n'appartient à aucun d'entre eux. Il reste étranger, avec sa révolte éthique et morale dont le but consiste en une « transformation interne de l'homme ». Cependant, en 1969, il érige en vertu le fait que e jamais, je n'étais capable de me familiariser avec la théorie social-démocrate d'alors, surtout avec Kautsky », alors qu'au fond il rejette tout le mouvement ouvrier, s'appuyant aujourd'hui sur le prétexte de l'opportunisme de la social-démocratie.

Mais cette autojustification est fautive aussi en elle-même. D'abord, parce que le parti social-démocrate restait, jusqu'en 1914, un parti regroupant les forces politiques de la classe ouvrière, seul cadre dans lequel Lénine, Trotsky, Rosa Luxemburg combattaient pour la révolution prolétarienne. Le rejet de Lukacs, non seulement équivalait à l'abandon de cette lutte, au renoncement du parti politique du prolétariat, mais souligne également l'incompréhension de ce problème par le Lukacs d'aujourd'hui. Il est beaucoup plus sincère lorsqu'il écrit que, pendant la guerre :

« Je n'étais pas socialiste et ainsi je ne pouvais admirer Liebknecht que de loin, de l'extérieur... »

Mais ce rejet de Kautsky n'est pas sérieux, car, en réalité, en se débarrassant de son « fanatisme messianique » de la révolution, Lukacs se retrouve lui-même, à savoir un menchevik conciliateur, et défenseur de l'ordre bourgeois, avec encore moins de tenue que Kautsky.

Il est impossible d'établir, d'après ses autobiographies, si l'influence des ultra-gauchistes du mouvement ouvrier international s'exerce sur Lukacs déjà pendant la guerre, ou si elle ne vient qu'après. Certains affirment que, pendant la guerre, il subissait aussi l'influence des gauchistes hollandais, par l'intermédiaire de Roland-Holst. De toute façon, ce ne serait pas surprenant mais plutôt dans l'ordre des choses. Toujours est-il qu'il connaît certains écrits de Rosa Luxemburg, qu'il « admire » bien évidemment, et du groupe Spartacus allemand.

Ce qui caractérise la position politique de Lukacs à cette époque est un éclectisme entre différents courants qu'il essaie de concilier sur la base de l'éthique kantienne. La révolution d'Octobre rend impossible une telle attitude ou, bien au contraire, la rend agressive. Et effectivement, au mois de mars 1918, dans un débat à Budapest des intellectuels « progressistes », Lukacs était l'inspirateur principal de l'opinion défendant un « idéalisme éthique », face au matérialisme, pour la renaissance du monde. Mais il y a mieux. Au mois de novembre de la même année, la revue « Pensée libre » des intellectuels libéraux à Budapest éditait un numéro spécial, intitulé « Bolchevisme », à l'occasion du premier anniversaire de la révolution d'Octobre. Dans ce numéro, Lukacs prenait position contre la révolution d'Octobre !

On sait parfaitement combien cette révélation est embarrassante pour les intellectuels « de gauche » et même communistes, admirateurs de Lukacs, « le seul marxiste de notre époque ». Lukacs avait toujours eu le « tact » de ne mentionner nulle part cette prise de position « fâcheuse » contre la révolution d'Octobre.

Nous n'aurons pas ce « tact », et nous citons donc cet article de Lukacs :

« Peut-on arriver au bien par de mauvais moyens, à la liberté par l'oppression ? Est-ce qu'un nouvel ordre du monde peut se créer si les moyens de sa création ne se distinguent que techniquement de ceux (...) de l'ordre ancien ? (...) Le bolchevisme se base sur la supposition métaphysique que le bien peut venir du mal, qu'il soit possible (...) de mentir à travers tout jusqu'à la vérité. L'auteur de ces lignes n'est pas capable de partager cette croyance. »

Or, quelques jours après, « l'auteur de ces lignes », Lukacs, entre dans le parti communiste de Hongrie ! Et, à partir de cette adhésion au « mal », tout son itinéraire politique sera marqué par le « mensonge », une malhonnêteté intellectuelle qu'il croit « bolchevique », mais qui fait de lui un des fossoyeurs staliniens les plus éminents du bolchevisme.

Celui qui, dans une revue hongroise (Valosag, n° 10, 1968), cite cet article, a raison d'ajouter que ce changement, pour le moins surprenant, est motivé chez Lukacs par l'acceptation du « mal » afin d'arriver, d'une manière fanatique, à l'activité révolutionnaire. Que la clé de cette attitude est donnée par Lukacs lui-même dans sa « *Tactique et Éthique* », écrite en 1919, où il cite les paroles de Judith, l'héroïne du drame (le Hebbel : « Si le dieu avait placé le crime entre moi et la chose destinée à moi, qui suis-je pour pouvoir m'en dispenser ? ». Derrière ce messianisme à tout prix, il est facile de reconnaître « l'impératif catégorique » de ce bon vieux Kant.

Mais ce qu'il y a de plus important, c'est que lorsque Lukacs arrive au parti communiste, il y adhère sans rien comprendre au bolchevisme : ni la révolution qu'il rejette, ni le parti, ni le mouvement ouvrier. Il accepte la révolution comme mal nécessaire, « héroïquement », et contre sa conviction intime. Il s'ensuit logiquement, et les faits sont là pour preuve, que, après s'être débarrassé de cette attitude messianique et fanatique, en 1924, il ne peut que revenir à lui-même, à son opinion bien établie auparavant. Et cela veut dire que si Lukacs condamne la révolution d'Octobre en 1918, il condamnera toutes les révolutions, après 1924, comme il était l'ennemi de la révolution auparavant. Son itinéraire politique s'exprime clairement : son attitude antirévolutionnaire est une constante organique de sa vie politique —sauf pendant sa courte période de « fanatisme de révolution » —, jusqu'à nos jours. Dans la seconde partie de cet article que publiera « la Vérité », nous analyserons les formes et les manifestations de cet itinéraire.

Deuxième partie

Dans l'article précédent¹ j'ai essayé de suivre l'évolution de Lukacs jusqu'à son entrée dans le parti communiste de Hongrie. Cette évolution a été marquée essentiellement par une assimilation livresque des théories et problèmes sociaux, donc par une rupture entre la théorie et la pratique, ainsi que par une attitude profondément étrangère au prolétariat, au mouvement ouvrier en général. Ces traits fondamentaux du jeune Lukacs continueront à le caractériser.

DANS LA REVOLUTION HONGROISE DE 1918-1919

Cette révolution imprime une nouvelle orientation à la vie et à la pensée de Lukacs, bien qu'il conserve sous sa nouvelle peau « communiste » ses principales caractéristiques formées auparavant dans l'école des « avortons posthumes de la philosophie classique allemande ».

À la fin du mois d'octobre 1918, la révolution éclate en Hongrie. Mais la classe ouvrière, n'ayant qu'un parti social-démocrate qui entre dans le gouvernement dirigé par la bourgeoisie libérale, est incapable de prendre le pouvoir. Lukacs, qui rejette le bolchevisme à l'aide des considérations de la morale bourgeoise², reste d'abord dans les rangs des intellectuels dits progressistes. Avec son ami Karl Mannheim, il adhère au Conseil national, organe suprême du pouvoir de la bourgeoisie, le 29 octobre. Les positions de cette intelligentsia sur toute une série de problèmes politiques sont toujours à la remorque de la bourgeoisie. Ainsi, par exemple, dans la question nationale, elle s'aligne sur la politique « *défensiste* » de la bourgeoisie au nom de l'intégrité territoriale de l'ancienne Hongrie.

Mais déjà avant la révolution, et surtout depuis Octobre 1917, une lutte de plus en plus intense se développe pour la formation d'un parti révolutionnaire, contre la social-démocratie réformiste. Elle s'amplifie dès les premiers jours de la révolution, unissant les

¹ Voir La Vérité, n° 548, juin 1970.

² Ibidem.

socialistes de gauche, rompant avec la social-démocratie ; les jeunes intellectuels antimilitaristes les plus conséquents et le noyau qui a adhéré au parti bolchevique dans la Révolution de 1917 rentrent au pays au mois de novembre. Après plusieurs tentatives plus ou moins isolées, la fondation du parti communiste de Hongrie est proclamée le 23 novembre 1918.

C'est ce combat pour la constitution de l'avant-garde organisée du prolétariat qui détermine le processus de différenciation politique au sein des intellectuels progressistes. Et ce fort courant vers un parti révolutionnaire exprimant la montée révolutionnaire de la classe ouvrière emporte aussi Lukacs dans le nouveau parti. Quelques semaines après sa condamnation du bolchevisme, Lukacs adhère à ce parti, qui, appliquant la tactique des bolcheviks, gagne rapidement la confiance d'importants secteurs ouvriers. La tension monte entre les masses laborieuses et le gouvernement. La révolution s'avance. Effrayée, la bourgeoisie contre-attaque à l'échelle internationale. Au mois de janvier, l'assassinat de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht marque la volonté du capital d'enrayer coûte que coûte le développement de la révolution. Le 20 février 1919, la bourgeoisie hongroise à son tour, aidée, comme en Allemagne, par la social-démocratie, déclenche, elle aussi, son offensive. Après une campagne de provocations, elle interdit le parti communiste et arrête les membres de son comité central. Mais telles sont les conditions du jeune parti à peine formé et inexpérimenté que l'intellectuel Lukacs, hier encore anticommuniste, est élu au second comité central mis immédiatement en place.

Il rédige le premier tract annonçant la formation du second C.C. et qui devrait donner des directives claires aux masses. Pour caractériser ce tract, il suffit d'indiquer qu'il n'appelle à aucune lutte, ne dégage aucune perspective et encore moins une forme d'action contre l'interdiction du parti et contre le gouvernement. Terriblement abstrait, il y fourmille de déclarations du genre de celle-ci :

« Les grands poètes, vrais connaisseurs de l'âme humaine, ont souvent démontré de quoi des gens sont capables afin de se libérer des tourments de la mauvaise conscience ; comment ils s'embrouillent dans l'inextricable fouillis des mensonges qu'ils se profèrent à eux-mêmes et aux autres, comment ils sombrent dans le borbier des plus terribles crimes afin de faire taire les remontrances de leur mauvaise conscience. Si les gens réussissent à se faire croire que celui qu'ils haïssent, car il incarne leur propre mauvaise conscience, ne représente pas le principe dans lequel celle-ci s'incarne ; s'ils réussissent à se faire croire qu'il s'agit d'une toute autre chose, que sa propre trahison et lâcheté n'est qu'une défense légitime contre la méchanceté de l'autre — alors le but, en apparence, est atteint. Mais en apparence seulement, pour de courtes minutes. Car on ne peut pas faire disparaître du monde la vérité... Car ce que la force humaine peut accomplir dans l'histoire n'est pas plus que la prise de conscience de la nécessité de l'histoire mondiale. C'est cette nécessité que nous avons reconnue... Contre cela tout est vain : la vérité est en route, et les poursuites contre ceux qui l'annoncent ne font qu'accélérer son arrivée »³.

³ Cité par Tibor Hadju : la Révolution démocratique bourgeoise de Hongrie en 1918. Budapest, 1968, p. 317. Je

Et continue ainsi ce langage abracadabrant. La révolution est en danger. Lukacs, dont la conscience élastique l'amènera à soutenir et à justifier les crimes de Staline, n'a qu'une pensée : affirmer ses états d'âme d'intellectuel petit-bourgeois à la recherche éperdue des normes de la morale abstraite. À travers cet exemple, tous les militants peuvent se faire une idée exacte de l'abîme qui toujours séparera Lukacs du mouvement ouvrier. Il est donc facilement compréhensible que la croissance du parti dans la révolution, l'affermissement de son influence ne sont pas dus au travail d'un tel « dirigeant », mais à celui des militants et autres dirigeants du parti qui ont conduit la lutte, à cette période encore, sur la ligne du bolchevisme.

Le « dirigeant » Lukacs, lui, est obsédé par ses problèmes moraux. Avec une différence cependant. Membre du parti, il pose ses problèmes éthiques du point de vue du communisme « pur », mais toujours en tant que problèmes de « l'Individu ». Pendant la révolution, son occupation principale consiste à rédiger une brochure : *Tactique et éthique*, où il écrit entre autres :

« La lutte des classes du prolétariat n'est pas seulement une lutte des classes... mais elle est un moyen pour la libération de l'humanité... Tout compromis obscurcit exactement ce côté de la lutte, et pour cette raison... il est fatal par rapport à ce vrai but final. »

Et il arrive à cette conclusion, après avoir posé la question :

« Quelle considération morale peut provoquer la décision de l'individu pour que la nécessaire conscience philosophique de l'histoire devienne en lui une correcte action politique, à savoir la composante d'une volonté collective ? »⁴.

Il est facile de voir que, immédiatement entré dans le parti, Lukacs évolue vers le gauchisme à travers un anarchisme individualiste et soi-disant éthique.

Il n'est pas possible de traiter, ici, tous les problèmes fondamentaux de la république des conseils, pourtant riche d'enseignements. Il importe cependant de définir l'attitude de Lukacs par rapport au problème central, celui du parti.

La prise du pouvoir par le prolétariat était la conséquence de la totale incapacité de la bourgeoisie à satisfaire les revendications démocratiques. Bien plus, le gouvernement bourgeois reculait devant l'ultimatum des puissances impérialistes. Son extrême faiblesse se révéla par le fait que, devant cet ultimatum, il céda le pouvoir sans combat au prolétariat. Mais les sociaux-démocrates, placés devant la nécessité de prendre le pouvoir, se tournaient vers les communistes. Lâchant l'extrême droite de leur parti, ils demandaient aux communistes de prendre avec eux le pouvoir, à condition d'unifier les deux partis. Bela Kun, qui dirigeait les négociations d'unification, en a dressé les conditions les résumant dans le programme de la dictature du prolétariat, sans poser aucune condition relative au parti, et cela sans consulter même la direction du parti communiste. Alors qu'il existait cependant une assez forte tendance au sein du parti, animée par Rudas (l'un des dirigeants de l'opposition combattant dans le parti

dois souligner que la traduction de ce tract est absolument exacte ! -- B.N.

⁴ Georg Lukacs, *Werke*, Band. 2. Geschichte und Klassenbewusstsein. Neuwied und Berlin. Luchterhand Verlag, 1968, p. 48.

social-démocrate depuis 1903, et l'un des fondateurs du P.C.), qui s'y opposait, voulant plutôt une coalition des deux partis⁵. Or l'unification menée d'une manière putschiste par Bela Kun a mis le parti devant le fait accompli et l'a dissous entièrement dans le marais social-démocrate. Mais, dès les premiers jours de la dictature, les rapports entre les sociaux-démocrates et les communistes vis-à-vis des problèmes essentiels de la dictature commençaient à se détériorer, posant la nécessité d'un regroupement autonome des communistes. Dans les discussions, les militants devaient reconnaître de plus en plus la nécessité de se séparer des réformistes et des centristes. Chaque conflit avec ces derniers autour d'un problème développait la lutte pour constituer un parti authentiquement communiste.

À partir du début du mois de mai, lorsque, devant le nouvel ultimatum des puissances impérialistes et leur attaque militaire (les troupes ennemies se trouvaient à 30 kilomètres de la capitale), les sociaux-démocrates exigèrent la démission de la dictature, Bela Kun lui-même commença à comprendre l'immense erreur commise par une unification sans principe. Mobilisant le prolétariat pour la défense de la dictature, il a alors commencé à entreprendre la clarification du problème du parti, bien que d'une manière inconséquente.

Mais, alors que les communistes cherchaient les formes et les moyens de se séparer des réformistes et des centristes en bâtissant une tendance, puis une organisation communiste, le nouveau-venu Lukacs devenait le porte-parole d'une tendance liquidatrice. Ce « *philosophe idéaliste* », comme Bela Kun le qualifiait en 1932⁶ représentait la tendance de ceux qui affirmaient que la fusion des deux partis signifiait l'unité du prolétariat et que, par conséquent, celui-ci n'a plus besoin d'aucun parti. Dans le quatrième chapitre de *Tactique et éthique* déjà cité, et intitulé « *Parti et classe* », Lukacs développait cette « *théorie* » de parti. Faisant de la dialectique une abstraction, il affirmait que, dans le capitalisme, la contradiction dialectique se trouve entre, d'une part, l'action de la classe et, d'autre part, celle du parti. Mais opposant ainsi, d'une manière mécanique, le parti au prolétariat, il arrivait nécessairement à la conclusion que la solution de cette contradiction est la dictature du prolétariat, où le parti devient donc superflu.

C'était d'ailleurs l'opinion d'une partie des gauchistes du K.A.P.D. allemand que Lénine stigmatisait dans *la Maladie infantile du communisme*. D'une telle opposition mécaniste du parti au prolétariat, que l'on peut évidemment couvrir de phrases sur la dialectique, peut résulter aussi l'erreur inverse, à savoir la substitution du parti à l'action des masses. Cette inversion de la même erreur sera l'attitude de Lukacs plus tard, et surtout après 1924, lors de son adaptation définitive à la bureaucratie naissante et triomphante. Victor Serge notera dans ses *Mémoires* qu'à cette époque (1924-25) Lukacs exigeait par exemple que l'histoire soit écrite par les seuls membres du comité central du parti. Dans le premier cas comme dans le second, on retrouve l'incapacité organique de Lukacs à saisir la relation dialectique entre le parti et la classe. Il s'agit d'une rupture de l'unité dialectique du parti et de la classe où l'unité cède la place à l'identification ou, inversement, à une opposition rigide et mécanique, mais où l'interaction de

⁵ Voir L. Rudas: *Abenteurer und Liquidatorum. Die Politik Bela Kun und die Krise der K.P.U.* Wien, 1922, p. 279.

⁶ Voir Bela Kun : *la République hongroise des Conseils*. Budapest, en français, 1962, p. 415.

ces contraires, leurs interdépendance et conditionnement réciproques sont totalement absentes.

La source théorique de ces deux attitudes, opportunisme liquidateur et gauchisme ultimatiste, est l'idéalisme qui constitue la base de leur parenté organique. Cet idéalisme consiste à détacher la dialectique de son essence matérielle, en l'occurrence du mouvement ouvrier, en en faisant une philosophie en soi, prête à découvrir des « *contradictions* » ou de la « *totalité* » n'importe où. Ce sera la démarche générale de *Histoire et conscience de classe*.

Mais revenons encore en 1919, et d'abord à ce « *Parti et classe* ». Pour le liquidateur Lukacs, l'unification des deux partis est d'importance historique, car la dictature du prolétariat est ainsi possible — ce qui rend superflue l'organisation de tout parti. Et cela est d'autant plus nécessaire que, selon Lukacs, le parti, dans le capitalisme, est corrompu puisqu'il est obligé de lutter sur le terrain même de la société bourgeoise. Pour le P.C., continue Lukacs, ce n'est pas un sacrifice que de « *renoncer à son organisation de parti, car son entière existence était bâtie sur la négation des anciennes formes du parti* ». Dans cette démarche il est facile de reconnaître le mélange d'un gauchisme avec son parent naturel, l'opportunisme. Mais Lukacs va encore plus loin.

Il élève au niveau d'une vertu universelle l'immense faute des communistes hongrois de ne pas avoir poursuivi jusqu'au bout la lutte contre le réformisme et le centrisme. Pour lui, le combat des bolcheviks contre les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires était une « *lutte fratricide* » bien regrettable. Et, contrairement à la révolution russe, la « *révolution hongroise a montré que cette révolution est possible sans une lutte fratricide des prolétaires* ».

Là, il va beaucoup plus loin que Bela Kun dans l'opportunisme, identifiant le prolétariat avec sa représentation officielle, qu'elle soit réformiste, centriste ou — plus tard — stalinienne.

C'est la première tentative de sa part de renier, bien que très prudemment encore, l'universalité de l'enseignement de la Révolution russe, et cela dans le sens de l'opportunisme.

Ce liquidateur, qui est devenu vice-commissaire du peuple à l'éducation nationale et aux affaires culturelles, ne prend aucune part aux discussions et aux luttes les plus importantes qui agitent les communistes aux prises avec les réformistes, les centristes et leurs propres erreurs. Alors que de sévères luttes se déroulent autour des problèmes vitaux de la dictature du prolétariat : telle la défense de la dictature et les affaires militaires ou la politique agraire, autrement dit l'alliance du prolétariat avec la paysannerie, on ne trouve pas son nom, même dans la lutte ultérieure menée, vers la fin de la république des conseils, par les communistes pour un nouveau parti communiste. En somme, dans toutes ces questions, Lukacs était un suiviste opportuniste qui s'occupait surtout de l'organisation des rapports avec les écrivains et les artistes, et de la culture en général.

Le seul domaine où il apparaît comme dirigeant politique est l'organisation de la jeunesse,

étant donné que celle-ci était rattachée au commissariat à l'éducation nationale. Déjà, ce fait montre l'incompréhension de tous les dirigeants quant à la politique révolutionnaire à mener dans les rangs de la jeunesse. Mais cela convient bien à Lukacs. Sa conception à l'égard de la jeunesse apparaît dans le discours qu'il prononce au congrès des Jeunesses communistes, en juin 1919. Ce discours est entièrement conçu dans un esprit liquidateur. Lukacs y explique la nécessité pour la jeunesse de comprendre le « *changement de fonction* » du combat. Car — dit-il — « *la lutte pour la culture, l'éducation de soi, l'étude doivent former le centre du travail de la jeunesse ouvrière* ». Il ne met pas en avant cette éducation à la manière de Lénine qui a donné comme but aux J.C., certes, l'étude du communisme, mais, par là même précisément, dans et par la lutte. Au lieu de cela, Lukacs appelle à l'étude « *pure* », car la lutte politique et économique a, selon lui, cessé avec la prise du pouvoir.

Même plus tard, en 1921, quand le parti en émigration publie le discours de Lénine au 3e Congrès des J.C., dans sa préface Lukacs écrit :

« Dans son profond et monumental discours le camarade Lénine met au premier plan l'étude, comme la principale tâche de la jeunesse ouvrière après la conquête du pouvoir... L'étude dont parle Lénine sera le nouveau front de la lutte des classes. Afin d'y arriver, nous devons traverser des combats difficiles. Et il est connu pour tous que la tâche de la jeunesse ouvrière est d'occuper la première place de l'avant-garde de la révolution. »

De nouveau, Lukacs sépare mécaniquement l'étude — après la prise du pouvoir — de la lutte — avant la révolution.

Dans une lutte armée à mort contre l'intervention des impérialistes et au milieu des difficultés de toutes sortes, Lukacs ne se prononce pas sur les problèmes vitaux de la révolution. Ses préoccupations théoriques en sont entièrement détachées. Au mois de mars, il écrit *Qu'est-ce que le marxisme orthodoxe ?* et au mois de juin *le Changement de fonction du matérialisme historique*. Ces deux études seront, légèrement modifiées, parties constitutives de son livre, paru en 1923, *Histoire et conscience de classe*. Je reviens plus loin à l'analyse de ce livre. Retenons cependant que ces études, qui brillent par leur caractère abstrait, ont été écrites au milieu d'un combat acharné de la révolution où, comme nous l'avons évoqué, tous les problèmes fondamentaux du parti révolutionnaire et de la dictature du prolétariat ont été posés.

Que Lukacs eût été un organisateur capable de la vie culturelle, ou bien un utopiste (comme il l'écrit lui-même en 1967), n'a qu'une importance secondaire. Ce qui compte ici c'est de démontrer que l'auréole fabriquée ultérieurement autour de la tête de Lukacs, « *dirigeant marxiste* » de la dictature du prolétariat, n'est qu'une légende mensongère.

LE COMBAT DE L'I.C. POUR LA FORMATION DES PARTIS COMMUNISTES ET LA POSITION DE LUKACS

Après la chute de la république des conseils en Hongrie, Lukacs arrive à Vienne avec d'autres dirigeants de la dictature. La réorganisation du parti commence dans des

conditions difficiles et en pleine confusion. Après la défaite et l'écroulement des illusions, et dans l'isolement de l'internement, beaucoup de militants ont perdu espoir. Parmi les communistes mêmes sont apparus des « *chercheurs de dieu* », des tolstoïens, des mystiques de toute sorte. Dans une telle confusion, Lukacs devenait tout naturellement l'un des dirigeants du parti en pleine réorganisation. La base politique de cette réorganisation était fournie par la brochure de Bela Kun : *De révolution en révolution*, parue au mois de janvier 1920 à Vienne⁷.

Dans cette brochure, Bela Kun commence à ne pas reconnaître la défaite subie par la classe ouvrière hongroise :

« Même si les ouvriers de Hongrie ont perdu (la république) ... ils ne l'ont perdue que du point de vue de la lutte des classes internationale. »

Et il fixe comme tâche immédiate à préparer ni plus ni moins que la prise du pouvoir :

« La tâche historique la plus proche de la classe ouvrière est la conquête du pouvoir de l'État. »

Puis, il en arrive à ces conclusions. D'une part, que :

« La terreur blanche et la démocratie... ne sont, en fin de compte, pas des obstacles, mais des stimulateurs de l'élargissement et de l'approfondissement du mouvement ouvrier révolutionnaire.

D'autre part, il refuse d'utiliser le cadre de la légalité, car il y a

... impossibilité et inutilité d'un mouvement ouvrier opérant dans le cadre de la légalité. »

Selon lui, il faut se préparer à la conquête immédiate du pouvoir.

« Mener cependant cela à bien n'est point l'affaire de toute la classe ouvrière... mais de l'élite révolutionnaire de cette classe (qui) organisera les troupes d'élite de la lutte des classes révolutionnaire et galvanisera les masses plus ou moins indifférentes. » Comme on le voit, les gauchistes d'aujourd'hui n'ont rien inventé.

Ce gauchisme n'était pas le lot des seuls communistes hongrois. Il a sévi dans toute l'Europe. L'Internationale communiste avait créé deux bureaux : l'un, au début de 1920, à Amsterdam pour les pays occidentaux, l'autre, en septembre 1919, à Vienne pour l'Europe Sud-Est. Or ces deux bureaux étaient entre les mains des gauchistes le premier dirigé par les tribunistes hollandais Pannekoek, Gorter, Roland-Holst, le second par les émigrés hongrois Bela Kun, Pogany-Pepper, Varga et Lukacs. Ces deux centres ont fortement contribué à renforcer le gauchisme déjà fort en Allemagne avec le parti scissionniste K.A.P.D., en Italie avec Bordiga et son groupe, en Angleterre avec Sylvia Pankhurst, etc. Il est intéressant de relever ici que Lukacs avait été déjà influencé pendant la guerre par la gauchiste hollandaise Roland-Holst, poétesse dont le socialisme fut largement empreint de considérations morales et éthiques. La revue du bureau de l'Europe Sud-Est à Vienne, *Kommunismus*, était le foyer du gauchisme, ayant des rapports particuliers avec le bureau d'Amsterdam. La IIIe Internationale, en même

⁷ En français dans le volume cité de Bela Run.

temps qu'elle combattait l'opportunisme dans les nouveaux partis, devait attaquer son pendant, le gauchisme.

Non pas par une seule action, mais depuis sa création pendant toute la période des quatre premiers congrès. L'attention principale de l'Internationale, surtout de ses véritables dirigeants, Lénine et Trotsky, était centrée sur l'explication et l'éducation du jeune mouvement communiste, sur la nécessité de gagner les forces décisives du prolétariat et donc sur les méthodes et des moyens d'y parvenir. Au mois d'avril 1920, le comité exécutif de l'Internationale dissout le bureau d'Amsterdam dont la charge est transférée à Berlin. Au mois de juin de la même année, Lénine ouvre le feu en publiant son livre fondamental : la *Maladie infantile du communisme*. Et, le 12 juin, il adresse une lettre à la revue *Kommunismus*, qui critique ouvertement Bela Kun et Lukacs.⁸ Sa critique est particulièrement acérée contre Lukacs dont l'article dépasse même, en fait de gauchisme, celui de Bela Kun. Lénine constate, d'abord, que la revue « *publie l'article du camarade G.L. intitulé « Sur la question du parlementarisme »*, que la rédaction désigne comme article de discussion avec lequel elle refuse (heureusement) de se solidariser.

Voici ce qu'on trouve, entre autres, dans cet article :

« Le Parlement est le plus ancien instrument de la bourgeoisie, il ne peut donc être qu'une arme défensive du prolétariat. »

Ou encore :

« L'admission de l'activité parlementaire signifie ainsi pour tous les partis communistes la conscience et l'aveu que la révolution est inconcevable dans un avenir plus ou moins rapproché »⁹.

Et Lukacs couronne ce gauchisme par l'affirmation que « *là où un conseil ouvrier est possible, le parlementarisme est superflu* »¹⁰.

On retrouve dans ces élucubrations les « *arguments* » de la majorité gauchiste du congrès de fondation du parti communiste allemand, en décembre 1918, qui, malgré l'avis de Rosa Luxemburg par exemple, se prononçait contre la participation aux élections au parlement.

Et voici le passage de la lettre de Lénine sur cet article du Lukacs :

« L'article de Georges Lukacs¹¹ est très gauchiste et très mauvais. Dans cet article le marxisme est purement nominal ; la distinction entre la tactique "défensive" et "offensive" est fantaisiste ; il n'analyse pas concrètement les situations historiques exactement données ; il ne prend pas en considération la tâche la plus essentielle (celle qu'il faut conquérir et il faut apprendre à conquérir tous les domaines de travail et les

⁸ Lénine, *Œuvres*, vol. 31, Budapest 1951, pp. 160-162.

⁹ Georg Lukacs, *Werke, op. cit.*, p. 97.

¹⁰ *Ibidem*, p. 104.

¹¹ Lénine ne cite que les initiales G. L.

institutions où la bourgeoisie exerce son influence sur les masses, etc.). »

C'est une critique impitoyable. Le ton de Lénine est très dur, différent de celui qu'il emploie contre l'article de Bela Kun, bien qu'il ne fasse aucune concession, non plus, à ce dernier. Et dans ces courtes phrases de Lénine, il y a toute la caractérisation de Lukacs. Rien d'étonnant que, dans cette lettre, Lénine exclue Lukacs des rangs des marxistes, car son « *marxisme* » n'est que nominal, et il en restera ainsi pour toute sa vie ultérieure. C'est dans l'esprit de la lutte contre le gauchisme que le comité exécutif prépare le IIe congrès de l'Internationale, tenu du 17 juillet au 7 août 1920. Le congrès est principalement consacré à la consolidation des nouveaux partis et, dans ce cadre, à la lutte menée à la fois contre l'opportunisme et le gauchisme. Mais le fait qu'il dirige le feu contre les séquelles du réformisme (par exemple, par les 21 conditions d'admission) ne doit pas faire oublier le combat mené contre le gauchisme. À cet effet, le congrès souligne que la tâche principale est de gagner la majorité du prolétariat contre les réformistes et les centristes en mettant l'accent sur l'importance décisive, de ce point de vue, du travail dans les syndicats et de la participation au parlement.

Pendant la session du congrès a paru la *Réponse à Lénine* de Hermann Gorter, porte-parole des gauchistes hollandais et allemands¹². Gorter y conteste la validité des expériences des bolcheviks pour les pays occidentaux plus développés, refusant le travail dans les syndicats et l'utilisation du parlement, se fondant uniquement sur l'action et l'éducation d'une organisation « *pure* » par rapport au prolétariat inféodé à l'idéologie bourgeoise et réformiste. C'est à peine s'il ne taxe pas Lénine et les bolcheviks de paysans arriérés qui, selon lui, sont en quête des masses. L'Internationale communiste doit intensifier sa lutte contre le gauchisme. D'autant plus que l'imminence de la révolution, traduite, entre autres, par l'avance de l'Armée rouge sur Varsovie (les délégués du II^e congrès la suivent avec enthousiasme sur une carte) semble justifier les gauchistes. Parmi les délégués, Bela Kun fait l'écho le plus grand à la conception de Gorter.

Au mois de novembre, il y a une session élargie du comité exécutif où Gorter personnellement défend sa position. Ce n'est pas Lénine mais Trotsky qui lui répond. Critiquant la conception d'ensemble de Gorter, il voit sa source dans « *la peur des masses* » qui le fait parler « *d'une façon si arrogante de la Troisième Internationale en quête des masses... (car) il manque de confiance en la base matérielle de la révolution — la classe ouvrière.* »

Trotsky pose la question :

« Que propose le camarade Gorter ? Qu'est-ce qu'il veut ? De la propagande ! C'est la substance de toute sa méthode. La révolution, dit le camarade Gorter, est déterminée non par des privations ni par 'es conditions économiques, mais par la conscience des masses ; tandis que la conscience des masses, à son tour, est formée par la propagande. La propagande est prise ici dans un sens purement idéaliste. »

Et Trotsky continue :

¹² Herman Gorter, *Réponse à Lénine sur « la Maladie infantile du communisme »*, Librairie ouvrière, Paris, 1930, p. 112. Réimpression.

« Que voulez-vous maintenant ajouter en remplaçant le développement dynamique de l'Internationale par les méthodes du recrutement individuel des ouvriers à travers la propagande ? Vous voulez une sorte de pure Internationale des élus et des sélectionnés, mais précisément votre propre expérience hollandaise aurait dû vous suggérer qu'une telle approche conduit à l'éruption des divergences les plus aiguës de l'opinion au sein de l'organisation la mieux sélectionnée. »

Trotsky ne lâche pas prise :

« Selon lui (Gorter), nous devons recommencer, partir de nouveau de la tête, à savoir avec des groupes sélectionnés qui, séparés et à l'écart des anciennes formes d'organisation, porteront la vérité immaculée au prolétariat, le purifiant de tout préjugé bourgeois et, finalement, le faire beau pour la révolution prolétarienne. J'ai déjà dit que l'arrogance idéaliste de ce type est le revers du plus profond scepticisme. »

« Le rapport entre le parti et la classe est fixé, selon Gorter — continue Trotsky —, par une interrelation purement pédagogique entre une petite société de propagande et le prolétariat infecté par l'embourgeoisement. Mais, précisément, dans une organisation de cette sorte, organisation où règne la peur des masses, où il n'y a pas de confiance dans les masses, où les membres sont recrutés individuellement à travers la propagande, où les activités sont conduites non pas sur la base du combat de classe mais sur celle de l'éclaircissement idéaliste — c'est précisément au sein de telles organisations que les dirigeants sont destinés à jouer un rôle disproportionné »¹³.

Il fallait longuement citer cette réponse de Trotsky à Gorter, car elle démonte tout le mécanisme de l'attitude gauchiste. Analyse qui est pleinement valable et applicable à la majorité du groupe des communistes hongrois résidant à Vienne avec Bela Kun et Lukacs. Déjà, avant la session du comité exécutif, et immédiatement après le II^e congrès de l'Internationale, une conférence des communistes hongrois s'est réunie à Moscou avec 3 000 participants. Elle n'arrivait pas à régler son sort au gauchisme, mais une partie des dirigeants, déjà soupçonneux quant à la justesse de la position de Bela Kun et de Pogany-Pepper, tels Landier et Rudas, avaient entamé la lutte pour corriger ces erreurs. La lutte des deux fractions éclatait dès le début de l'année 1921. Elle prit une forme virulente après la malheureuse « *action de mars* » en Allemagne, cette « *bêtise de Bela Kun* » comme la qualifiait Lénine. Il faut s'arrêter à un moment à cet épisode afin de mieux saisir la conception de Lénine et de Trotsky ainsi que la signification de la lutte fractionnelle dans le parti hongrois et la position de Lukacs.

Au mois de mars 1921, Bela Kun, en tant qu'émissaire de Zinoviev en Allemagne, a joué un rôle prépondérant dans le déclenchement de l'« *action de mars* » qui a entraîné les ouvriers révolutionnaires dans une lutte insurrectionnelle, sans que les communistes aient pu arracher la majorité aux réformistes et aux centristes. Les leçons de l'« *action de mars* » ont clairement démontré la vanité du gauchisme, sa négligence à l'égard des masses du prolétariat, son abandon criminel de la recherche des voies et des moyens de la conquête

¹³ Trotsky, *The First Five Years of the Communist International*. New York, Pioneer Publishers, 1945, vol. 1, pp. 137-152,

de la majorité de la classe, majorité qui suivait encore les réformistes et les centristes. Beaucoup plus tard, dans *l'Internationale Communiste après Lénine*, Trotsky écrit sur l'« action de mars »

« ... Le parti communiste allemand fait une tentative pour utiliser le reflux et abattre d'un coup l'État bourgeois... Il se trouve, cependant, que, pour vaincre, la résolution de la direction et le mécontentement des masses ne suffisaient pas ; il fallait toute une série d'autres conditions, et d'abord une liaison étroite entre la direction et les masses, la confiance des masses dans la direction. Cette condition manquait. »

Il aurait fallu marcher

« ... vers la conquête du pouvoir par la conquête préalable des masses dans leur vie quotidienne et dans leur lutte »¹⁴.

Tout autre est l'opinion de Lukacs qui, cependant, à la suite de la lettre sévère de Lénine et du IIe congrès de l'Internationale, se hâte de se séparer de Bela Kun et adhère à la fraction dirigée par Landier et Rudas dans le P.C. hongrois.

Dans son article *Questions organisationnelles de l'initiative révolutionnaire*, il écrit :

« Il n'est pas correct de dire que l'action du parti communiste allemand était fausse, étant donné qu'elle n'était pas saisie par la masse du prolétariat et pour cette raison le parti était conduit de nouveau à l'isolement... La grande faiblesse de l'action de mars (non pas dans son "idée" mais plutôt dans son application) réside plutôt en ceci qu'elle n'était pas saisie rapidement et suffisamment par l'avant-garde révolutionnaire elle-même »¹⁵.

La contradiction est évidente entre l'opinion de Lénine et de Trotsky et celle des gauchistes. Alors que Trotsky met l'accent sur la nécessité de gagner politiquement la majorité du prolétariat, pour Lukacs, l'essentiel est la compréhension par une avant-garde de la nécessité de livrer l'assaut du pouvoir. Et on peut mettre là, le doigt sur la divergence fondamentale. De la situation révolutionnaire, les gauchistes, tombant dans un objectivisme mécanique, concluent à la victoire inévitable du parti révolutionnaire grâce à sa détermination et à sa propagande. Alors que Lénine et Trotsky insistent sur le fait que la victoire révolutionnaire est l'œuvre de la majorité du prolétariat à condition que le parti révolutionnaire conquière cette majorité par des moyens politiques et non pas par la simple propagande.

Dans ces conditions, le III^e congrès de l'Internationale, du 22 juin au 12 juillet 1921, accentue la lutte contre le gauchisme, contre l'incompréhension des jeunes partis à l'égard de la lutte pour gagner politiquement les masses laborieuses. Le congrès généralise l'expérience de la lutte contre le gauchisme en faisant un pas vers avant important avec l'élaboration de la stratégie du Front unique du prolétariat, comme méthode de la conquête des masses dans les conditions où la majorité de celles-ci suit encore les directions réformistes et centristes. Contre la majorité gauchiste du congrès,

¹⁴ Editions P.U.F., 1969, vol. I, p. 186.

¹⁵ Georg Lukacs, *Werke, op. cit.*, pp. 148149.

dont l'un des porte-parole était Bela Kun, avec l'Allemand Thaelmann, Lénine et Trotsky dirigent un combat implacable pour faire adopter le Front unique. Finalement, la majorité du congrès vote pour la ligne de Lénine et de Trotsky. Et dans la *Thèse sur la tactique* l'Internationale déclare :

« Dès le premier jour de sa fondation, l'Internationale communiste s'est donné pour but, clairement et sans équivoque, non pas de former de petites sectes communistes cherchant à exercer leur influence sur les masses ouvrières uniquement par l'agitation et la propagande, mais de prendre part à la lutte des masses ouvrières, de guider cette lutte dans le sens communiste et de constituer dans le processus du combat de grands partis communistes révolutionnaires »¹⁶.

On peut constater sans exagération que la bataille contre le gauchisme — et en particulier pour que les jeunes partis, au lieu de conclure mécaniquement d'une situation objectivement révolutionnaire à la victoire de la révolution et du parti, aillent à la conquête des masses — fut l'une des plus grandes que l'Internationale, dirigée par Lénine et Trotsky, ait conduites. Bien entendu, prévenant l'opportuniste, cet autre tare des jeunes partis, Lénine et Trotsky ne parlaient pas de la conquête des masses à tout prix. Comme Trotsky le précisa plus tard dans *l'Internationale communiste après Lénine*¹⁷ le « ...III^e Congrès ne disait pas simplement : vers les masses, mais : vers le pouvoir par la conquête préalable des masses. »

Au cours des quatre premiers congrès de l'Internationale, le combat pour faire assimiler cette ligne a pris une forme de plus en plus élaborée et généralisée. Le II^e congrès a souligné l'importance du travail parmi les masses, dans les syndicats, et l'utilisation du parlement. Le III^e congrès a élaboré et adopté la stratégie du Front unique. Et il faut ajouter toute de suite que le IV^e congrès votera une résolution sur la tâche d'élaborer un programme de transition de l'Internationale.

Dans cette résolution on peut lire :

« Les fondements théoriques de toutes les revendications transitoires et partielles doivent être formulées dans le programme général. Le IV^e congrès se prononce tout aussi résolument contre la tentative de représenter l'introduction de revendications transitoires dans le programme comme de l'opportuniste que contre toute tentative d'atténuer ou de remplacer les objectifs révolutionnaires fondamentaux par des revendications partielles »¹⁸.

Cette résolution du IV^e congrès devait être enterrée par la suite, et n'être réalisée que par Léon Trotsky, élaborant le *Programme de transition* de la IV^e Internationale en 1938, qui est, de ce point de vue aussi, la suite des quatre premiers congrès de l'Internationale communiste.

¹⁶ Manifestes, thèses et résolutions des quatre premiers congrès mondiaux de l'Internationale communiste, 1919-1923. Paris. Bibliothèque communiste, 1945, p. 95. Réimpression.

¹⁷ Vol. I, p. 190.

¹⁸ Manifestes, thèses et résolution..., *op. cit.*, p. 165.

Mais revenons à la bataille au temps du III^e congrès. Déjà, durant ce congrès, Trotsky écrit un article dans la *Pravda* où il caractérise le gauchisme et la revue *Kommunismus* de la façon suivante :

*« Une conception purement mécanique de la révolution prolétarienne — laquelle procède du seul fait que l'économie capitaliste continue à décliner — a conduit certains groupes de camarades à construire des théories qui sont foncièrement fausses : la théorie fautive d'une minorité ayant l'initiative et qui, par son héroïsme, secoue "le mur de la passivité universelle" parmi le prolétariat. La fautive théorie des offensives ininterrompues dirigées par l'avant-garde prolétarienne, comme une "nouvelle méthode" du combat ; la fautive théorie des batailles partielles menées par l'application des méthodes de l'insurrection armée. Et ainsi de suite. L'expression la plus claire de cette tendance est la revue viennoise *Kommunismus*. Il est absolument évident que des théories tactiques de cette sorte n'ont rien de commun avec le marxisme. »*

Et Trotsky continue devant le congrès de l'Internationale de la jeunesse, le 14 juillet 1921 :

*« Vous, êtes probablement au courant qu'on a avancé la prétendue théorie de l'offensive. Quelle est l'essence de cette théorie ? C'est que nous sommes entrés dans l'époque de la décomposition de la société capitaliste ; autrement dit, l'époque où la bourgeoisie doit être renversée. Comment ? Par l'offensive de la classe ouvrière. Sous cette forme purement abstraite, c'est naturellement correct. Mais certains individus ont cherché à convertir ce capital théorique en un plus petit numéraire de monnaie et ils ont déclaré que cette offensive consiste en un nombre successif de plus petites offensives. Ainsi surgit la théorie dont la plus pure expression est la revue viennoise *Kommunismus* — la théorie de l'offensive en raison du caractère révolutionnaire de l'époque »¹⁹.*

La lutte des fractions, surtout après le III^e congrès de l'Internationale, faisait rage dans le parti hongrois, empêchant son travail. Au mois d'août 1921, l'Internationale devait intervenir. Le comité exécutif, après avoir convoqué les représentants des deux fractions, vota une résolution conforme à celle du III^e congrès, puis désigna un comité central provisoire de cinq membres, dont 3 de la tendance Bela Kun et 2 de celle de Landier, prescrivant au parti la lutte pour l'application de la résolution sur la base du centralisme démocratique. Or, dès l'automne, la lutte des fractions se développait allant jusqu'à la formation d'une opposition qui reniait la direction de Bela Kun et fondait son propre journal. Son point de vue était développé dans le livre déjà cité de Rudas, paru en janvier 1922.

Si, pendant un premier temps, comme réaction à leur opportunisme par rap-part au problème du parti en 1919, les communistes hongrois étaient tombés dans l'erreur inverse du gauchisme, la lutte de l'Internationale devait permettre le dégagement d'un courant contre l'aventurisme gauchiste incorrigible de Bela Kun et de Pogany-Pepper. Mais le

¹⁹ Trotsky, *The First Five Years*, op. cit., vol. I, pp. 296 et 303.

livre de Rudas et l'évolution ultérieure du parti démontrent que même cette fraction n'a pas compris le fond du problème.

Bela Kun et sa fraction s'orientaient vers la construction, dans un avenir immédiat, d'un parti communiste de masse, entraînant des secteurs entiers de travailleurs dans des actions offensives et aboutissant à l'arrestation massive des organisateurs du parti, leur imposant en même temps une tactique qui les faisait exclure des syndicats. Rudas dénonçait violemment cette tactique liquidatrice et aventurière. Il préconisait avec la fraction Landier le maintien de noyaux illégaux des groupes communistes agissant dans les syndicats et entrant dans le parti social-démocrate légal où, précisément, une forte opposition commençait à se former. Il est hors de doute que cette conception, prise abstraitement, était correcte.

Mais l'argumentation de cette fraction est encore typiquement gauchiste, d'une autre manière. Elle justifie sa tactique proposée par le fait que, en Hongrie, après la défaite, il n'y a pas une situation immédiatement révolutionnaire, et que la terreur impose l'illégalité du parti. Ce qui signifie que pour cette fraction le mot d'ordre de la « *conquête des masses* » ainsi que le Front unique ne sont valables que dans une situation dite défensive, au moment du reflux de la révolution. C'est exactement la position de Gorter qui, dans sa brochure, déclare que le travail dans les syndicats, l'utilisation du parlement et l'entrée dans les partis ouvriers légaux se justifient uniquement dans les conditions de l'illégalité du parti révolutionnaire²⁰. En somme, ce gauchisme particulier considère que la « *base matérielle de la révolution* » n'est pas « *la classe ouvrière* », comme disait Trotsky, mais la situation objective portant le parti révolutionnaire, quasi obligatoirement, à la tête des masses. Cela explique que la fraction Landler-Rudas condamne le gauchisme de Bela Kun en Hongrie, tout en l'approuvant en Allemagne par exemple. Dans « *action de mars* », elle ne critique que le comportement irréflecti de Bela Kun, sur un plan pour ainsi dire « *psychologique* ».

Mais il y a autre chose encore : dans cette conception s'affirme la position de Lukacs, qui établit une opposition rigide et mécanique entre tactique « *offensive* » et tactique « *défensive* », que Lénine dénonçait, ainsi qu'entre légalité et illégalité. Et cette opposition rigide relève de l'opportunisme dans la mesure où elle interdit au parti l'utilisation de toute possibilité de travail légal, son apparition en tant que tel avec son programme, laissant ce terrain aux courants et organisations réformistes et centristes.

Il y a donc une contradiction mécanique entre le programme historique du parti — caché aux travailleurs, — et son programme pour les revendications immédiates. Les deux fractions se fondent donc, en dernière analyse, sur des conceptions mécaniquement opposées, vacillant ainsi entre l'ultra-gauchisme et l'opportunisme. Le fond de l'affaire réside en ce qu'aucune de ces fractions n'a compris que « *l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes* », et donc que la véritable tâche du parti consiste à les amener de leur situation et de leurs revendications immédiates à l'accomplissement de la révolution. Cette opposition ne sera jamais résolue par les P.C., car elle ne trouvera sa solution que dans le *Programme de Transition* de la IVe Internationale élaboré par Léon Trotsky, programme qui constitue ce pont

²⁰ Voir sa brochure, *op. cit.*, p. 85.

nécessaire par lequel les travailleurs trouvent la voie, à partir de leur situation et de leurs revendications immédiates, vers l'accomplissement de la révolution. Or le Front unique n'est que l'expression organisationnelle de ce chemin, car les travailleurs sont divisés par les appareils ennemis. Par conséquent, c'est aussi la méthode *de* la construction des véritables partis communistes, ayant la confiance des masses.

Pour cette raison, c'est la stratégie de la révolution où l'opposition mécanique entre tactique offensive et tactique défensive n'a aucun sens.

Il est important de souligner que ces problèmes constituent le fond de l'évolution de Lukacs. Il est plus exact de dire : ils motivent son retour en arrière, vers ce personnage antirévolutionnaire qu'il a toujours été. En 1922, sa conclusion définitive n'est pas encore tirée. Mais le fait que pour lui le programme révolutionnaire s'applique seulement à une situation immédiatement révolutionnaire, qui est pour lui quelque chose d'« *objectif* », indique déjà sa « *solution* » personnelle qui sera l'abandon de tout programme révolutionnaire, lorsque la « *situation objective* » ne sera plus — comme il l'affirmera — révolutionnaire. Sa véritable nature est exprimée dans les études diverses qu'il publie, en 1923, dans son livre *Histoire et conscience de classe*.

Troisième partie

« Histoire et conscience de classe »

Dans l'analyse de l'itinéraire de Lukács²¹, nous en sommes arrivés à son livre *Histoire et conscience de classe*. Il me paraît important de lui consacrer entièrement le présent article. Cela impose que, préalablement, je réponde à certaines remarques formulées à l'égard des précédents articles. D'aucuns expriment l'opinion qu'il est injuste de critiquer des points de vue exprimés il y a longtemps par Lukacs, alors que celui-ci les renie actuellement. Je ne suis pas de cet avis. La critique marxiste ne se contente pas d'une simple réfutation de telle ou telle opinion erronée. Elle doit prendre la pensée erronée dans son développement, suivre son évolution, démontrer ses contradictions et liens internes, pénétrer jusqu'à sa racine afin de pouvoir saisir son caractère organique, son essence. Or une telle autocritique n'a jamais été entreprise par Lukacs — ce qui lui a permis d'avoir, aujourd'hui encore, fondamentalement la même attitude théorique qu'il avait prise dans *Histoire et conscience de classe*, tout en critiquant à présent — les « *aspects* » idéalistes de ce livre. Mais il faut dépasser les « *aspects* » pour atteindre l'essentiel. C'est ainsi que, de simple réfutation ou opposition qu'elle était la critique devient dépassement réel.

De plus, ce problème ne se limite pas à la personne de Lukacs. Face à la trahison du stalinisme, aux expériences douloureuses de sa pratique et à ses falsifications théoriques, de nombreuses entreprises théoriques se prétendent les représentantes du « *vrai marxisme* ». La relative faiblesse de la IV^e Internationale a permis que ces tentatives soient

²¹ Les deux premiers articles de cette série consacrée à l'*Itinéraire politique de C. Lukacs* ont paru dans les numéros 548 et 551 de *la Vérité*.

faites par des intellectuels petits-bourgeois de gauche, pour la plupart « *désillusionnés* » quant au rôle du prolétariat et qui, conformément à leur nature, prennent des vessies pour des lanternes. Leur principal souci est de découvrir ce « *vrai marxisme* ». Ces tentatives trouvent un grand appui dans la bourgeoisie. Elles bénéficient de l'attitude bienveillante de l'appareil qui, progressivement, adopte ces élucubrations « *théoriques* ». Les centristes de tout acabit accourent, émerveillés, pour apposer immédiatement leur label d'authenticité sur ces « *théories* ». Tel est le fumier composite et très fertile sur lequel a poussé la popularité de Lukacs.

La réédition d'*Histoire et conscience de classe* et la grande publicité faite autour de ce livre ont joué un rôle particulièrement important dans ce concert d'attaques contre le marxisme. À tel point que la critique de Lukacs rencontre encore une certaine résistance même parmi les militants révolutionnaires qui sont influencés par ce qu'écrit un Axelos par exemple, selon qui *Histoire et conscience de classe* est « *une des pièces maîtresses de la pensée marxiste du XX^e siècle* ». Il faut donc réfuter cette affirmation mensongère jusque dans les détails.

SUR LES CIRCONSTANCES DE LA NAISSANCE DU LIVRE

L'analyse d'*Histoire et conscience de classe* de Lukacs ne peut pas prendre en considération ce livre comme une chose en soi ; il lui faut replacer sa naissance et son contenu dans un cadre historique déterminé. Ce cadre, ce sont les conditions de la lutte des classes de l'époque, et aussi les tentatives théoriques liées aux problèmes de cette lutte. C'est seulement par une telle analyse que la conception de Lukacs devient compréhensible et que, du même coup, elle perd cette auréole d'originalité que ses adeptes enthousiastes, mais ignorants, d'aujourd'hui tentent de lui donner.

La crise profonde que la première guerre impérialiste mondiale et l'effondrement de la II^e Internationale ont provoquée n'a pu être entièrement surmontée par la révolution d'Octobre et la fondation de la III^e Internationale. Les révolutions en Allemagne, en Hongrie, en Italie n'ont pas réussi ; la majorité du prolétariat est restée sous l'influence de la social-démocratie réformiste. Dans une telle situation, de multiples tentatives ont été faites, aussi bien politiquement que théoriquement, pour « *pallier* » cet état de choses au nom d'une exigence d'aller « *plus loin* » dans la lutte contre le social-démocratie que ne l'avait fait, selon les auteurs de ces tentatives, la III^e Internationale. À leur racine, il y avait une impatience petite-bourgeoise étroitement liée au mépris des masses prolétariennes. Politiquement, cette tendance s'exprimait dans l'ultra-gauchisme, ou dans un désespoir qui poussait ses représentants ouvertement vers la bourgeoisie. Dans les deux cas, ceux-ci parlaient de l'incapacité du prolétariat à résoudre les problèmes de l'humanité ou du moins, de la crise *du* prolétariat, identifiant ainsi ce dernier avec la direction réformiste. De fait, ils ne s'en prenaient pas seulement à cette direction, mais bien à l'ensemble du mouvement ouvrier, dont ils ne reconnaissaient pas l'histoire, la continuité. Théoriquement, ils dirigeaient leurs critiques contre le dogmatisme de la social-démocratie qu'ils voyaient surtout et essentiellement résider dans son matérialisme vulgaire. Et bien que cette critique, de même que celle menée contre l'opportunisme politique de la social-démocratie, ait été entièrement fondée, ils la poussaient jusqu'à éliminer le matérialisme au profit des diverses formes de la théorie néo-kantienne de la connaissance.

Il n'est pas possible de reprendre ici l'analyse de l'ultra-gauchisme en général et de celui de Lukacs en particulier, analyse que j'ai faite dans mon précédent article. *Histoire et conscience de classe* en est un corollaire théorique. Comme tel, ce livre n'est pas non plus isolé des autres efforts de ce genre, déployés surtout en Allemagne.

En 1923, date de la parution du livre de Lukacs, est également paru *Marxisme et philosophie* de Karl Korsch, qui luttait, lui aussi, pour la reconnaissance de « *la réalité des formes de conscience et de la vie intellectuelle* » contre le marxisme « *vulgaire* ». Il voulait également « *rétablir la théorie des réalités spirituelles* », comme Lukacs, à l'aide de la philosophie de Hegel, ou plutôt de celle de Kant. Concrètement, il s'agissait du rapport entre la conscience et l'être, qui se trouvait aussi au centre des préoccupations de Lukacs.

Korsch a déclaré que

« ... sur ce... point, les conclusions de mon livre se rapprochent de façon multiple des études dialectiques de Georges Lukacs... [et]... je crois... me retrouver [malgré certaines divergences] objectivement aux côtés de Lukacs dans l'attitude critique à l'égard de l'ancienne et de la nouvelle orthodoxie marxiste... » ²².

L'examen de la position de Korsch nous mènerait malheureusement trop loin. Il suffit de rappeler que Korsch, par la suite, allait ouvertement abandonner le marxisme.

Par contre, il importe de souligner que, à cause de l'existence de groupes prônant ces positions, au 5^e congrès de l'Internationale communiste, Zinoviev et Boukharine ont critiqué Lukacs et Korsch, qualifiant leurs livres d'antimarxistes et d'idéalistes. Cependant, cette critique n'alla pas plus loin — malgré les articles plus développés de Deborine et d'autres — qu'un certain nombre de constatations sommaires. Ce fait contribua à ce que Lukacs, en reniant rapidement son livre, fasse une « *autocritique* » également sommaire et superficielle, sans qu'une analyse l'ait contraint à de véritables discussions et une véritable clarification, alors qu'une telle clarification s'imposait et s'impose encore aujourd'hui.

Car le but de Lukacs est ni plus ni moins :

« de *comprendre correctement* l'essence de la méthode de Marx... une *interprétation*, une explication de la doctrine de Marx *dans le sens de Marx* »²³.

Cette démangeaison intellectuelle est si forte qu'elle le pousse même « *contre certaines déclarations d'Engels* ».

Car -- ô modestie ! « *L'auteur représente, contre Engels même, le point de vue du marxisme orthodoxe* »²⁴.

Mais ce « marxisme » affirme déjà dans l'Avant-propos que la doctrine et la méthode de Marx : « *apportent enfin la méthode correcte pour la CONNAISSANCE de la société et de*

²² Karl Korsch, *Marxisme et philosophie*, Éditions de Minuit, Paris, 1964, pp. 22.23.

²³ *Histoire et conscience de classe*, Éditions de Minuit, 1960, traduit par K. Axe-los et J. Bois (381 pages), pp. 1011. Souligné par l'auteur.

²⁴ *Op. cil.*, pp. 10-11.

l'histoire »²⁵.

De là découle « *qu'il faut continuellement l'appliquer à elle-même* », car « *son but le plus éminent est la connaissance du présent* ». On voit clairement dans quel sens va cette « interprétation » contre Engels.

Selon Lukacs, la connaissance est une catégorie à part, considérée en elle-même, car elle est le but de la méthode marxiste. Comme si Marx n'avait jamais écrit que la tâche n'est plus l'explication du monde, mais sa transformation. Plus loin, nous allons voir que Lukacs ne l'entend pas ainsi, mais dans le sens de distinguer le rôle éminent de la connaissance. Rien d'étonnant si Lukács part en guerre contre les matérialistes « vulgaires » (à remarquer que, tout au long de son livre, les matérialistes reçoivent invariablement les épithètes « vulgaire » ou « mécanique »), qui croient à la caractérisation de Marx (préface du *Capital*) de son rapport matérialiste avec Hegel. Mais si la connaissance est considérée en elle-même, si elle doit être appliquée à elle-même, et si tout cela est la vraie interprétation de Marx, Lukacs peut affirmer qu'il est « universellement connu que Marx nourrissait le projet d'écrire une dialectique ». Car — et telle est la « compréhension » de Marx par Lukacs même s'il ne nourrissait pas un tel projet, il aurait dû le faire. Fort heureusement, et malgré le « vulgaire » Engels, Lukacs est arrivé. Mais il est modeste. Dans son Avant-propos, il ne promet pas cette « dialectique ». Pas encore. Il propose seulement d'ouvrir la voie à une discussion sur la méthode dialectique, pour établir le vrai rapport entre Marx et Hegel.

Un tel but aurait mérité plus d'attention de la part de l'Internationale. La simple réfutation n'était pas à la mesure d'une entreprise aussi hardie. Elle n'a pas permis de dévoiler sa parenté organique, non seulement avec la conception partagée par divers groupes d'intellectuels communistes, mais surtout avec les tentatives des intellectuels bourgeois contre le matérialisme dialectique. Parmi eux, je ne mentionne que Karl Mannheim, l'ancien ami de Lukacs.

Mannheim venait aussi de ce cercle de néo-kantiens de Berlin, de Heidelberg et de Fribourg, dont venaient également Lukacs et Korsch. Mais, contrairement à ces derniers, il n'a pas adhéré au parti communiste. Il est resté bourgeois. Par conséquent, il n'eut pas à masquer son néo-kantisme à l'aide d'une phraséologie « marxiste ». Il n'avait pas de complexe qui l'empêchât de développer ouvertement ce qui restait plus ou moins caché chez le Korsch de l'époque et chez Lukacs. Il est révélateur que ce soit en 1922 que Mannheim ait publié son *Analyse structurelle de la théorie de la connaissance* qu'il développait pour en élaborer une « sociologie de la connaissance ». Cette conception procède, de même qu'Histoire et conscience de classe tout entier et que le livre de Korsch, du problème du rapport entre être et conscience, objet et sujet. Mais Mannheim est plus conséquent : là où — comme nous le verrons — Lukacs s'arrête à mi-chemin, il va plus loin, jusqu'à élever la conscience (et avec elle, les intellectuels) à une position tellement déterminante que la sociologie de la connaissance peut prendre une forme élaborée. Mais cette différence entre Lukacs et Mannheim n'est pas fondamentale. Elle est seulement quantitative. Là réside le cordon

²⁵ *Ibidem*, souligné par moi, B.N.

ombilical qui lie théoriquement Lukacs à Mannheim, c'est-à-dire à la bourgeoisie.

Voilà brièvement esquissé le cadre dans lequel on devrait replacer le livre de Lukacs. Il fait partie d'une vaste entreprise de « dépassement » des limites du « dogmatisme » marxiste, du mouvement ouvrier. Il en est exactement de même des tentatives de « dépassement » actuelles. L'attraction exercée, de nos jours, par Lukacs y trouve son explication. La critique de son livre est donc aussi actuelle que lors de sa parution.

DE LA DIALECTIQUE DE LA NATURE

Comme il l'a promis dans son Avant-propos, d'emblée Lukacs conduit une attaque frontale contre Engels. Sous des formes variées et à propos de sujets différents, c'est en réalité cette attaque qui constitue le pivot de son livre. Sa prétention de présenter la « vraie » pensée de Marx contre les « dogmatiques » prend ainsi la forme d'une séparation, sinon d'une opposition, introduite entre Marx et Engels. Cette tentative qui, çà et là, devient véritablement acharnée dévoile et caractérise sa position fondamentale.

Il va de soi que, dans cette optique, la première cible est précisément la dialectique dans la nature, développée en particulier par Engels. Car du refus ou de la reconnaissance de la dialectique dans la nature dépend la conception que l'on a de l'essence de la dialectique.

Or Lukacs écrit :

« Les malentendus qu'a suscités la manière engelsienne (!) d'exposer la dialectique viennent essentiellement de ce que Engels — suivant le mauvais exemple de Hegel — a étendu la méthode dialectique à la connaissance de la nature... »²⁶.

Notons en passant qu'ici Lukacs met aussi Hegel sur le banc des accusés, à côté d'Engels : ils sont exilés du royaume des connaisseurs de la dialectique. Ce qui mesure la taille du cheval sur lequel monte Lukacs, ce vrai dialecticien.

L'importance du problème de la dialectique de la nature est capital. Ce n'est pas par hasard que toute une légion de « théoriciens » s'attaque depuis longtemps, et aujourd'hui avec un effort redoublé, à la dialectique dans la nature. Dans cette attaque sont particulièrement actifs les intellectuels dits « de gauche » qui — par ailleurs — ont une prédilection toute suspecte pour la dialectique. Le fond du problème consiste en ce que ceux qui nient la dialectique dans la nature s'opposent à son universalité, s'opposent au fait que le mouvement dialectique et ses lois sont inhérents à l'existence, sous quelque forme que ce soit. Ils ne la « reconnaissent » que dans la pensée ou dans la société faite par l'homme. Ce qui apparaît clairement dans cette conception, c'est qu'elle fait dériver la dialectique de l'homme, comme sa création, et laisse ainsi la porte largement ouverte à l'idéalisme. En réalité, c'est là le fondement de l'idéalisme. Car, du même coup, ceux qui nient la dialectique dans la nature établissent un dualisme : d'une part, il y a la société et la pensée, domaine où la dialectique est valable, d'autre part, il y a la nature, où il n'y a pas de dialectique. Ce dualisme renonce donc par principe à l'unité organique du monde, de l'univers. Et par là, inévitablement, apparaît l'idéalisme, car l'unité du monde, l'unité de l'univers, réside dans

²⁶ *Op. cit.*, note, p. 21.

sa matérialité, comme l'a expliqué ce maudit Engels.

Mais les tenants de cette position sont particulièrement modestes et laconiques lorsqu'on pose la question : s'il n'y a pas de dialectique dans la nature, qu'est-ce qu'il faut mettre alors à sa place ? Pour ce qui est de Lukacs, il renonce tout simplement à répondre à cette question. Ce grand « dialecticien » exclut l'examen de la nature de son champ d'investigation. N'est-il pas surprenant que celui qui prétend expliquer les fondements de la dialectique traite la nature comme une quantité négligeable ? Concernant la question : par quelle méthode faudrait-il aborder l'explication de la nature, question décisive, Lukacs répond :

« La place me manque malheureusement pour discuter en détail ces questions²⁷.

J'ajoute immédiatement que cette place lui manquera toute sa vie. Autrement dit, sa position contre la dialectique dans la nature est toujours restée la même quant au fond.

Or, s'il n'y avait pas de dialectique dans la nature, on ne pourrait pas y mettre trop de choses. Il ne resterait que deux possibilités : ou bien recourir à dieu sous sa forme théologique ou « scientifique », ou alors adopter la conception développée sur la base de la mécanique de Newton, derrière laquelle, d'ailleurs, on redécouvre également dieu. Lukács évite soigneusement ce piège en renonçant à toute explication. Mais nous allons le suivre jusque dans son dernier retranchement.

Sur quelle base s'oppose-t-il à la dialectique de la nature ?

Parce que :

« ... les déterminations décisives de la dialectique : action réciproque du sujet et de l'objet, unité de la théorie et de la praxis, etc., ne se retrouvent pas dans la connaissance de la nature »²⁸.

Presque autant de faux que de mots ! D'abord, parce que ces rapports ne sont pas des « déterminations décisives » de la dialectique. Ils relèvent justement du problème de l'opposition entre matérialisme et idéalisme ; en eux-mêmes, ils peuvent avoir un rapport aussi bien matérialiste qu'idéaliste. Par conséquent, on ne peut leur attribuer une place déterminante dans la dialectique qu'à condition d'envisager la dialectique uniquement comme une méthode de pensée, née et développée en elle-même. C'est effectivement la conception de Lukacs.

Il expose son but :

« (...) Développer l'essence pratique de la théorie à partir de la théorie et du rapport qu'elle établit avec son objet »²⁹.

C'est pour cette raison qu'il attaque les écrits d'Engels.

Il trouve qu'il :

²⁷ *Op. cit.*, note, p. 21.

²⁸ *Ibidem.*

²⁹ *Op. cit.*,

« (...) leur manque précisément cette dimension. En effet, Engels décrit la conceptualisation de la méthode dialectique en l'opposant à la conceptualisation "métaphysique" »³⁰.

Si l'on dépouille cette affirmation de son affreux argot néo-kantien, le malheur consiste pour Lukacs en ce qu'Engels oppose la dialectique qui est dans l'essence des choses à une méthode qui existerait en elle-même. Or, poursuit Lukacs, dans la méthode dialectique, « l'aspect le plus essentiel [est] la relation dialectique du sujet et de l'objet dans le processus de l'histoire », et la faute d'Engels consisterait en ce que, dans *l'Anti-Dühring*, ce problème « n'est même pas mentionné et encore moins placé au centre »³¹. Mais le rapport sujet-objet est la question décisive du matérialisme. Engels a une position matérialiste ferme dans ce domaine, et c'est cette position que Lukacs attaque en reprochant à Engels de ne pas avoir dilué le rapport matérialiste entre sujet et objet en un rapport indéterminé, prétendument dialectique.

Il est faux, ensuite, d'affirmer que ces « déterminations » n'existent pas dans la connaissance de la nature. Ici, une remarque s'impose : Lukacs parle de la *connaissance de la nature* qu'il accuse, elle aussi, de ne pas être dialectique. Cette ignorance des sciences naturelles à une époque où elles apportaient des découvertes majeures prouvant définitivement que la connaissance de la nature et donc la nature aussi ne peuvent être que dialectiques, cette ignorance crasse a de quoi surprendre de la part d'un « correcteur » d'Engels et de Hegel ! C'est probablement pour redresser cette « erreur » criante de sa jeunesse que, plus tard, Lukacs daignera reconnaître la dialectique dans les sciences naturelles. Mais, quant à la nature elle-même, elle reste pour lui non dialectique. Finalement, il est faux également de déclarer que ces actions réciproques n'existent pas dans la nature elle-même. Je reviendrai sur ce problème, mais il faut tout de suite remarquer qu'une telle affirmation ne serait valable que si l'on excluait l'homme de la nature en l'opposant mécaniquement à celle-ci.

Afin de mieux fonder son hostilité à la dialectique de la nature, Lukacs entreprend une attaque systématique contre les sciences de la nature. Du fait que les sciences examinent les faits en commençant par les isoler, l'illustre « dialecticien » déduit qu'elles ne s'occupent que de ces faits isolés. Alors qu'il est bien connu —et Lénine l'a démontré dans son *Matérialisme et empiriocriticisme* —que les physiciens, chimistes et autres savants s'occupant de la nature ne peuvent se conduire dans leurs recherches qu'en dialecticiens. (C'est seulement dans les explications ou généralisations philosophiques de leurs recherches qu'ils renient cette dialectique.) Après cette escroquerie, qui est par ailleurs caractéristique d'une très grande partie des affirmations de Lukacs, celui-ci assimile les sciences tout bonnement à la société capitaliste.

Selon Lukacs, les faits sont :

« ... précisément dans la structure de leur objectivité — des produits d'une époque historique déterminée : celle du capitalisme. En conséquence, cette "science" qui

³⁰ *Op. cit.*, p. 20.

³¹ *Op. cit.*, *ibidem*.

reconnaît comme fondement de la valeur scientifique la façon dont les faits sont immédiatement donnés (...), leur forme d'objectivité, cette science se place tout simplement et dogmatiquement sur le terrain de la société capitaliste »³².

La méthode de l'investigation scientifique est donc identifiée ici avec la pensée disloquée, produit de la société capitaliste. De plus, pour renforcer son attaque, Lukacs identifie ces « *faits séparés* » avec les constantes physiques, car

« ... on ne saurait oublier, écrit-il, que l'exactitude dans les sciences de la nature » présuppose justement la reconnaissance » des éléments »³³.

Il y a là une confusion extraordinaire, résultat, d'abord, d'une hostilité préalable à l'égard de la dialectique et des sciences de la nature, puis de l'ignorance. La notion de constante dans les sciences n'est pas du tout équivalente aux faits imaginés par Lukacs connue rigides et immuables. Qui plus est, les constantes physiques fondamentales telle que la vitesse de la lumière, la charge électrique élémentaire, la constante de Planck, etc., ont, dans leur essence même, ce caractère éminemment dialectique qu'elles sont susceptibles de varier. À tel point qu'il existe des théories physiques selon lesquelles, avec le temps, il y a une variation de ces constantes fondamentales. Mais, fait encore plus important : toutes les grandes théories de la physique moderne opèrent avec ces constantes fondamentales, et le propre de ces théories est précisément la dialectique. Ainsi, les constantes sont inséparables du mouvement dialectique qui se manifeste par l'invariance de ces constantes. C'est justement l'invariance de la vitesse de la lumière qui a permis de saisir et d'expliquer l'univers non constant par la théorie de la relativité, où l'invariance d'une notion physique aussi fondamentale que le temps est abolie. Et voici que, en reniant la dialectique de la nature, Lukacs arrive inévitablement à une pensée mécanique, non dialectique, qui sépare l'unité des contraires en faisant un absolu de l'un de ses termes.

Il se peut, cependant, qu'il n'ait pas pensé aux constantes fondamentales en parlant de la « *constance* » des éléments. Mais qu'est-ce qu'il entend alors par « *éléments* » ? S'agit-il alors de ceux du tableau de Mendeleïev, ou bien des axiomes de la géométrie euclidienne ? La rigueur n'est pas le fort de ce philosophe. En tout état de cause, s'approchant de plus près de ces « *éléments* », on s'aperçoit que leur invariance est toute relative. Par exemple, les axiomes de la géométrie euclidienne cessent d'être vrais dans celle de Riemann, donc dans notre univers physique, cette dernière se trouvant conforme à la courbure *de* l'espace dans la théorie de la relativité générale.

La conception de Lukacs d'une science qui croirait « *saisir les faits dans leur pureté* » et dont le fondement serait « *la façon dont les faits sont immédiatement donnés* » est une imagination malveillante. Toute la mécanique quantique, par exemple, est un démenti flagrant de cette affirmation. Elle est justement la théorie qui « *saisit* » les « *faits* » en tant que demi-faits (si une telle expression est permise), et qui élabore toute une symbolique mathématique pour rendre compte de faits insaisissables dans leur unité. La fameuse

³² *Op. cit.*, p. 25.

³³ *Op. cit.*, note, p. 24.

« *relation d'incertitude* » de Heisenberg, qui formule l'unité d'un mouvement ondulatoire, et en même temps corpusculaire, des particules justement par une incertitude dans leurs relations, exprime bien la dialectique de la nature et démasque Lukacs. Pourtant, l'auteur *d'Histoire et conscience de classe* a écrit son livre au moment où la théorie de la relativité au moins était connue même du grand public.

OPPOSITION DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA NATURE

La manière antidialectique de Lukacs d'opposer, de ce point de vue, la société à la nature apparaît ici encore plus clairement. Il déclare que les sciences de la nature devraient éliminer toutes les contradictions alors que les contradictions dans les sciences sociales reflètent des contradictions réellement existantes.

« La méthode des sciences de la nature (...) ne connaît pas de contradiction, d'antagonisme, dans son objet... »³⁴.

Par contre, dans la réalité sociale,

*« ... ces contradictions ne sont pas des symptômes d'une imparfaite appréhension scientifique de la réalité, mais appartiennent, d'une manière indissoluble, à l'essence de la réalité même »*³⁵.

Lukacs maintient et tend à renforcer ici un dualisme entre la société et la nature. Selon lui, il n'y a pas dans cette dernière de contradiction dans « *l'essence de la réalité elle-même* ». Il évite de préciser, cependant, sa conception d'une nature sans contradiction, sachant bien que, dans ce cas, elle ne pourrait être que mécanique. Ce serait inutile de discuter d'une telle vue réactionnaire dans la seconde moitié du XXe siècle, comme ce l'était déjà au moment de sa formulation. Mais ce qui mérite d'être souligné dans cette exigence que Lukacs formule à l'égard des sciences de la nature d'avoir à éliminer les contradictions ou du moins à tendre vers ce but, c'est qu'elle coïncide avec l'opinion dogmatique d'Einstein dans sa célèbre discussion avec Niels Bohr et son école.

Einstein y a revendiqué la nécessité de surmonter les contradictions inhérentes à la mécanique quantique dans le sens d'un déterminisme absolu. Tandis que Bohr et son école, en introduisant le concept dialectique de la « *complémentarité* », et tout en argumentant contre un tel déterminisme, sont tombés dans l'extrême inverse de l'agnosticisme, Louis de Broglie a tenté, en s'inspirant d'Einstein, de sortir de cette impasse dans le sens d'un idéalisme accentué par sa conception d'un champ « *sub-quantique* ». Ce n'est pas par hasard que la physique soviétique officielle sous Staline suivait de Broglie. L'instinct de Lukacs, dans ce problème comme dans tant d'autres, a devancé de loin la bureaucratie stalinienne. Ce n'est pas un hasard, non plus, si les savants soviétiques qui essayaient de développer la conception dialectique de la nature étaient poursuivis sous Staline.

La première tentative, à ma connaissance, pour intégrer les résultats et les théories récents

³⁴ *Op. cit.*, p. 28.

³⁵ *Ibidem*, souligné par l'auteur.

de la science dans la dialectique de la nature est celle qu'a développée Robert Havemann dans ses exposés à l'université Humboldt de Berlin³⁶. Mais Havemann a été sévèrement critiqué et chassé de l'université par la bureaucratie d'Ulbricht. (Néanmoins, je dois remarquer que si Havemann expose la dialectique de la nature, il cesse d'être dialecticien lorsqu'il traite les problèmes de la société : liberté, morale, etc. C'est le même dualisme que celui de Lukacs, mais il apparaît en sens inverse : dialectique dans la nature, absence de dialectique dans la société. La base en est également un rapport négatif avec le matérialisme.)

Une fois que Lukacs a refusé de reconnaître la dialectique de la nature, une fois posé le dualisme de sa conception du monde, ce dualisme va en s'amplifiant tout au long de son livre. Il oriente la pensée de Lukacs (et bien entendu celle du lecteur) vers les « *vrais domaines* » de la dialectique, qui seraient la société, et plus particulièrement la connaissance, la pensée humaines. C'est là, d'ailleurs, que se manifeste la parenté organique qui l'unit à Mannheim ; c'est là que la « *dialectique* », qui existerait ainsi par sa seule détermination humaine, le matérialisme dialectique, et même la dialectique de Hegel cèdent la place à la spéculation. La dialectique, comme les lois générales du mouvement de la matière, de la société et de la pensée, inhérentes à celles-ci, disparaît, et à sa place surgissent les catégories. Lukacs les choisit arbitrairement en tant que fruits de la connaissance, mais il veille très prudemment à ce qu'elles soient des catégories apparemment très « *dialectiques* ». Par cette escroquerie minable, il utilise ces catégories figées comme si elles étaient la dialectique. Ces catégories remplacent l'analyse matérialiste, et, bien entendu, elles suppriment ainsi la dialectique au nom de la dialectique. Les catégories de la *praxis*, du rapport sujet-objet, de la totalité, etc., lui permettent un jeu habile.

Il est tout naturel que, dans ce jeu, Lukacs reste bien en deçà de Hegel lui-même qui, dans sa *Logique*, a déjà résolument condamné les catégories en soi :

« ... en tant que formes pures et simples, distinctes du contenu, elles [les catégories] sont prises sous une détermination qui leur imprime le cachet de la finitude, et nous rend incapables d'appréhender la vérité qui, elle, est infinie en soi ».

Or l'une des plus grandes trouvailles de Lukacs est la catégorie de la totalité (très « *dialectique* » !) qu'il emploie comme un joueur de cartes le fait d'un *jolly-joker*. C'est à partir de là qu'il condamne, par exemple, les sciences qui n'examineraient que les faits au lieu de regarder la « *totalité* », etc.

DU REJET DU MATÉRIALISME DIALECTIQUE À L'HUMANISME VULGAIRE

Mais si, contrairement à Lukacs qui emploie cette catégorie sans jamais définir et encore moins établir clairement par quoi elle est déterminée, nous analysons sa propre attitude envers cette totalité, nous sommes surpris. En effet, le rejet de la dialectique de la nature, en établissant un dualisme dans la conception du monde, brise l'unité de celle-ci. La fameuse totalité revendiquée par Lukacs est donc exécutée par ses soins. Le développement d'une telle conception a sa propre logique. Plus les sciences de la nature

³⁶ Robert Havemann, *Dialektik ohne Dogme*, Hambourg, Rowohlt 1964, 168 pages.

se développent, plus ce dualisme devient un écart grandissant entre une pensée réservée à la société et une autre à la nature. Dans la conception une du monde qu'est le matérialisme dialectique, un écart, puis une opposition sont introduits qui, non seulement refusent au matérialisme dialectique d'intégrer les résultats des sciences dans son développement, mais, de plus, déclarent la faillite du matérialisme dialectique en tant que conception globale. Une telle vue doit inévitablement se présenter comme un anthropocentrisme.

Lukacs écrit :

« Hegel lui-même voit quelquefois clairement que la dialectique de la nature, où il est impossible, du moins au niveau jusqu'ici atteint, que le sujet soit intégré au processus dialectique, n'est jamais en mesure d'aller au-delà de la dialectique du mouvement saisi par un spectateur désintéressé »³⁷.

Cet anthropocentrisme, selon lequel la « vraie » dialectique serait celle où le sujet est intégré, c'est-à-dire que le porteur de la dialectique est l'homme, aboutit nécessairement et inéluctablement à la catégorie de l'homme en général, et sombre dans cet humanisme plat qui est cher à Lukacs. De là à transformer Marx en un humaniste vulgaire, il ne manque qu'un pas, que Lukacs franchit aisément et qu'il développera surtout par la suite : à la fin de sa vie, il s'occupait d'écrire une « ontologie marxiste » (?) basée sur l'existence humaine.

Mais, dans le même temps qu'est apparu et s'est développé cet anthropocentrisme chez Lukacs, les sciences, en particulier l'astrophysique, la biochimie et la biologie, ont liquidé, preuves à l'appui, l'anthropocentrisme. Et même si, au temps où Lukacs a écrit son livre, la possibilité de la vie dans d'autres systèmes stellaires, c'est-à-dire l'unité organique de l'univers, n'était pas encore démontrée, le caractère profondément réactionnaire de son opinion apparaît tout à fait clairement. Il ravale la conception scientifique du monde à celle du XIXe siècle, tout en transformant, à l'aide d'une telle conception, le matérialisme dialectique en un anthropocentrisme. L'attitude réactionnaire hargneuse de Lukacs envers les sciences, les arts et la littérature modernes, ainsi que sa prétention de rabaisser le matérialisme dialectique à un humanisme plat et vulgaire, attitude si bien connue aujourd'hui, se trouve ainsi condensée déjà - et pas seulement en germe - dans *Histoire et conscience de classe*. Et l'on reconnaît là cette nostalgie intime envers la bourgeoisie du XIXe siècle qui était si grande et si belle, tellement moins décadente...

Mais dans l'affirmation de Lukacs citée ci-dessus, nous trouvons autre chose encore. Nous y trouvons la clé théorique de cette vue sous la forme d'une séparation mécanique, et donc d'une opposition, entre l'homme et la nature : un homme dénaturé et une nature déshumanisée. Il est entièrement faux d'abstraire l'homme de la nature, comme Lukacs le fait dans tout son livre. Il est doublement faux ensuite d'affirmer que, dans le mouvement de la nature, l'homme (le « sujet », comme le dit Lukacs) n'est pas et n'était pas intégré. Le développement du rapport entre l'homme et la nature est un problème central du

³⁷ Op. cit., pp. 254-255.

matérialisme dialectique, et plus particulièrement du matérialisme historique. La naissance et le développement de l'homme, émergeant du monde animal, passant d'un état d'identité avec la nature à un état qui se distingue de la nature mais sans rompre l'unité avec elle, a été un long processus relevant entièrement de la dialectique de la nature elle-même. Au cours de ce processus dans lequel, contrairement à l'affirmation de Lukacs, il y a eu une interaction ininterrompue entre l'homme et la nature, c'est la seconde qui a produit le premier, mais pas d'une manière automatique. Et cette interaction n'a pas cessé depuis.

Ce qui a changé avec la naissance et le développement de l'homme, ce n'est pas cette interaction, mais son contenu. Marx et Engels ont exposé — et la paléontologie moderne confirme les grandes lignes de cette analyse que la naissance de l'homme se situe au point où celui-ci réagit au mouvement dialectique de la nature par la transformation de cette nature...

Mais l'unité de l'homme et de la nature ne cesse pas d'exister par cette transformation qu'est la production. En effet, une phase nouvelle s'ouvre alors dans l'histoire de la nature, où l'un des éléments de cette même nature, l'homme, entame une longue lutte pour la domination de tous les autres éléments, y compris soi-même. Or cette lutte se développe elle-même dans un processus d'unité dialectique où la nature, en changeant par l'action de l'homme, réagit constamment comme telle en tant que source, inspiratrice et stimulant des nouveaux développements de l'homme lui-même. Cette interaction dialectique constitue tout le développement, entre autres, de la connaissance humaine. Mais ce long processus ne connaît pas de « *sujet* », cette formulation asexuée et argotique de la philosophie. L'homme (le « *sujet* ») n'a pas émergé de la nature en tant que tel, mais en transformant la nature par la production. Et c'est ici qu'il faut méditer la signification de la célèbre préface de Marx à la *Contribution à la critique de l'économie politique* :

« ... Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, **NÉCESSAIRES, INDÉPENDANTS DE LEUR VOLONTÉ**, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles »³⁸.

La production, en tant que transformation de la nature dans une lutte vers sa domination, est donc l'acte décisif par lequel l'homme est né, s'est séparé de la nature, et cet acte ne peut s'accomplir nécessairement qu'en société, à travers certains rapports sociaux déterminés. C'est que l'homme, par son essence même, est social, et que la société, ses formes constituent la médiation nécessaire entre lui et la nature. Inversement : si la production est l'acte par lequel l'homme se distingue de la nature, c'est cette même production qui le lie à la nature, comme son élément. Cette unité organique entre l'homme et la nature est constamment reproduite, bien que son contenu soit en perpétuel changement, se dirigeant vers la domination de la nature par l'homme.

Seule, la dialectique de la nature permet de saisir l'unité organique de l'univers, l'unité — et non pas l'identité ! — entre l'homme et la nature. Au point où se noue cette unité

³⁸ Op. cit, Éditions sociales, 1957, p. 4.

se trouve le fondement du matérialisme historique, conçu non pas comme « *simplement* » une explication de l'histoire écrite de l'homme, mais en tant que la conception matérialiste et dialectique du développement de cette espèce de la nature qui a pour nom l'homme. Et si Lukacs refuse la dialectique de la nature, il le fait pour mieux falsifier le matérialisme historique.

LUKACS ATTAQUE LE MATERIALISME HISTORIQUE

Abolissant le fondement scientifique du matérialisme historique, Lukacs entreprend toute une explication « *théorique* » selon laquelle cette conception matérialiste de l'histoire ne serait valable que pour la société capitaliste. Dans maints endroits de son livre, il développe toute une argumentation selon laquelle, d'une part, le matérialisme historique ne sera plus valable dans la société socialiste, d'autre part son « *application* » est extrêmement difficile pour les sociétés pré-capitalistes. Bien que cette dernière application « *fut pour une part un succès [et] à tout le moins cela donna des résultats intéressants* »³⁹. Et, avec condescendance, Lukacs donne une tape cavalière sur l'épaule d'Engels : bravo, mon petit, tu as produit « *des résultats intéressants* » également, bien que, dans l'ensemble, tu n'aies compris ni Hegel ni Marx, et bien que, même dans ce domaine, tu te sois égaré. Comme le lecteur le voit, Lukacs n'attaque pas tout le temps Engels ; il est parfois indulgent avec lui.

Mais pour quelle raison ce grand homme rattache-t-il le matérialisme historique essentiellement à l'époque du capitalisme ? Pourquoi cette méthode serait-elle surtout valable à cette époque ? Dans plusieurs études de son livre, Lukacs avance, développe son explication.

Celle-ci est fondée sur une conception bien particulière de ce qu'est le matérialisme historique. Pour la présenter avec les formulations de Lukács lui-même, on n'a que l'embarras du choix : il serait possible de composer un ample recueil avec ses caractérisations. Mais commençons par la suivante :

« Ce n'est pas la prédominance des motifs économiques dans l'explication de l'histoire qui distingue de façon décisive le marxisme de la science bourgeoise, c'est le point de vue de la totalité »⁴⁰.

Passons sur les « *motifs* » et la « *totalité* », et continuons. Selon Lukacs, la dialectique n'est pas devenue l'algèbre de la révolution :

« (...) *simplement par le renversement matérialiste. Bien plutôt (...) Marx vise à la connaissance de la société comme totalité* »⁴¹.

Car même la polémique matérialiste était dirigée contre les épigones de Hegel, et moins

« (...) *contre le maître lui-même qui (...) était beaucoup plus proche de Marx que celui-*

³⁹ Op. cit., p. 267.

⁴⁰ Op. cit., p. 47.

⁴¹ Op. cit., p. 48.

ci n'a pu parfois le penser »⁴².

Il paraît donc que Marx lui-même ne s'est pas rendu compte de ses liens intimes avec Hegel. Par bonheur, Lukacs est là pour nous apprendre que, contrairement à l'opinion de Marx, le renversement matérialiste de la dialectique n'était qu'un acte secondaire et négligeable. Car ce qui est faux chez Hegel

« (...) se trouve profondément corrigé et décisivement prolongé par Marx... »⁴³.

Nous sommes ici en *présence* d'une tentative de présenter le marxisme comme un idéalisme. Elle s'effectue grâce à l'établissement d'une ligne de continuité *pacifique* entre Hegel et Marx. De cette idylle, tout acte de rupture, toute solution de continuité, a disparu. Plus précisément, le méchant matérialisme est expulsé du marxisme afin d'y faire régner la « totalité »

Car

« ... face à la supériorité en moyens (...) que la bourgeoisie possède (...) l'arme décisive du prolétariat, sa seule supériorité efficace, c'est sa capacité de voir la totalité de la société, comme totalité historique concrète... »⁴⁴.

Et c'est ici que, dans la conception de Lukacs, intervient le matérialisme historique car, selon lui, la

« tâche la plus importante du matérialisme historique est de porter un jugement exact sur l'ordre social capitaliste, de dévoiler l'essence de l'ordre social capitaliste »⁴⁵.

Ailleurs, il le définit en ces termes :

« (...) C'est la connaissance de soi de la société capitaliste »⁴⁶.

Il apparaît donc peu à peu que selon Lukacs, le matérialisme historique n'est pas la méthode et la théorie révolutionnaires générales pour comprendre les lois de l'histoire (passée et récente) par sa détermination du mode et des rapports de production (donc de classes) où, de par leurs propres lois internes, s'inscrit la mission du prolétariat d'abattre l'ordre bourgeois. Lukacs mène une attaque de fond contre cette notion marxiste. Il dilue cette détermination scientifique dans une conception vague de « totalité ». Ensuite, lorsqu'il entreprend d'en préciser le sens, cette « totalité » se concrétise comme étant faite de « relations interhumaines ». Sur cette base, il critique les sciences historiques bourgeoises — de ce point de vue, injustement — qui ne sauraient pas expliquer

« ...les configurations historico-sociales dans leur véritable essence comme relations interhumaines— cette source, la plus authentique de compréhension de

⁴² Op. cit., p. 55.

⁴³ Ibidem, en note, souligné par l'auteur.

⁴⁴ Op. cit., p. 243.

⁴⁵ Op. cit., p. 259.

⁴⁶ Op. cit., p. 263, souligné par l'auteur.

l'histoire que sont les relations interhumaines... »⁴⁷.

Ces « *relations interhumaines* » apparaissent chez Lukacs en tant que telles, en elles-mêmes, comme si elles ne se matérialisaient pas nécessairement en tant que rapports de production déterminés. Cette jonglerie falsificatrice une fois faite, Lukacs s'efforce de mettre un signe égal entre le marxisme et les « *théories* » bourgeoises en parlant des

« *...rapports du matérialisme historique avec les tendances semblables de la science bourgeoise (comme les types idéaux de Max Weber)* »⁴⁸.

Ce qui est clair, c'est le rapport intrinsèque entre sa « *totalité* » et ses « *relations interhumaines* » indéterminées, donc arbitraires, et la typologie également arbitraire de Weber.

Puisque la connaissance de cette « *totalité* » et de ces « *relations interhumaines* » est particulièrement difficile dans le capitalisme, il fallait se donner de tels moyens de connaissance par le matérialisme historique.

Celui-ci a surgi

(...) uniquement parce que c'est, pour le prolétariat, un besoin vital, une question de vie ou de mort que d'atteindre à la vision la plus parfaitement claire de sa situation de classe »⁴⁹.

Donc il a surgi *comme* une tentative de la connaissance de se parfaire, car, dans les conditions particulièrement difficiles qui sont celles de la connaissance dans le capitalisme, il fallait une meilleure méthode de pensée. Telle est l'opinion de Lukacs. C'est à partir de là qu'il donne son explication du capitalisme. Celui-ci apparaît comme un ordre social dont la caractéristique essentielle — celle qui est au centre des « *relations interhumaines* » et qui traduit concrètement la « *totalité* » — est la « *réification* ».

Nous voilà de plain-pied dans la « *théorie* » de Lukacs et de tous les « *théoriciens* » petits-bourgeois d'aujourd'hui. Durant des pages et des pages, Lukacs explique que la « *réification* » trouve son fondement dans la division du travail, dont il « *oublie* » de qualifier la nature de classe déterminée. Il ajoute même :

« *Si, dans ce contexte, nous ne faisons pas ressortir le caractère de classe de l'État, etc.[!], c'est parce que notre intention est de saisir la réification comme phénomène fondamental, général et structurel de toute la société bourgeoise* »⁵⁰.

Nous entrons dans un monde particulier où tout, sans exception, est « *réifié* ». Alors que, pour Marx, la classe possédante se complaît dans l'aliénation qui est « *sa propre puissance* »⁵¹, tandis que la classe ouvrière « *se sent anéantie* » par elle, Lukacs consacre un livre entier à expliquer la « *réification* » comme l'essence de l'ordre bourgeois, dont

⁴⁷ Op. cit., p. 70, souligné par l'auteur.

⁴⁸ Op. cit., p. 73, en note.

⁴⁹ Op. cit., p. 40.

⁵⁰ Op. cit., p. 127, en note. Souligné par l'auteur.

⁵¹ Marx, Manuscrits de 1844, Éditions sociales, p. 109.

tout le monde serait également victime.

Dans ce monde propre à Lukacs, voici que tour à tour sont « réifiés » : les fonctionnaires de l'État, y compris, bien entendu, ceux qui occupent les plus hauts postes d'autorité, qui en souffrent terriblement ; l'humaniste Lukacs se penche donc avec commisération sur le sort de ces infortunés commis de la bourgeoisie (tel, aujourd'hui, Nixon). Les « théories » actuelles sur une technocratie « réifiée » trouvent ici leur fondement. Puis voici la science, également victime de la « réification », et « hors d'état de comprendre (...) le caractère social de sa propre matière »⁵². Lukacs ne parlera donc pas de ces « laquais savants » de la bourgeoisie, comme si Lénine n'avait jamais caractérisé en ces termes ces pauvres « réifiés ». Mais les traits de la « réification » ainsi parle Lukacs — sont « les plus grotesques dans le journalisme » où l'absence de conviction et la prostitution sont « le point culminant de la réification capitaliste »⁵³.

Quel pauvre diable, ce Jacques Fauvet ! Soyons humanistes et compréhensifs : il n'est pas conscient, il est « réifié » !...

On comprend alors que, pour démêler toute cette connaissance « réifiée », en somme pour guérir la connaissance humaine de cette maladie, il faille un remède. Pour Lukacs, ce remède, c'est le matérialisme historique. C'est pour cette raison qu'il est, selon lui, lié à la société capitaliste. La « réification » de la connaissance comme maladie générale, et le matérialisme historique en tant que remède général vont de pair, et appartiennent en propre à l'ordre bourgeois. Il fallait y penser.

Même la définition y est :

« Le matérialisme historique sous sa forme classique (...), c'est la connaissance de soi de la société capitaliste »⁵⁴.

Le tour est joué. Au moyen de sa méthode idéaliste, qui élève le phénomène de la réification de la pensée au niveau d'une généralité abstraite, identique à elle-même chez tous les hommes, en la douant d'autonomie, le matérialisme historique — falsifié — est présenté comme une théorie de la connaissance. Mannheim avait les mêmes préoccupations et le même but. S'il aboutissait à la mise sur pied d'une « sociologie de la connaissance » ouvertement déclarée comme telle, Lukacs fait exactement la même chose avec le matérialisme historique, mais en falsificateur et en contrebandier. Ultérieurement, le matérialisme historique en tant que tel disparaîtra de ses investigations, et sa place sera prise par une sorte de « sociologie de la littérature ».

CONSCIENCE ET CONNAISSANCE

Le contenu d'une telle conception antimarxiste du « matérialisme historique » en tant que théorie spéciale de la connaissance pour démêler la pensée « réifiée », c'est évidemment la dissolution de l'antagonisme de classe entre bourgeoisie et prolétariat.

⁵² Op. cit., p. 134.

⁵³ Op. cit., p. 129.

⁵⁴ Op. cit., p. 263.

Lukacs prend la bourgeoisie non pas comme une classe ayant ses intérêts, mais comme un ensemble d'individus « réifiés » ; et, comme elle est « réifiée », la « pensée bourgeoise considère toujours et nécessairement la vie économique du point de vue du capitaliste individuel »⁵⁵.

Ce qui est archifaux pour la classe ouvrière qui trouve en face d'elle une politique économique bien précise de l'État bourgeois, et une « *pensée économique* » de classe non moins précise chez les « *laquais savants* » de la bourgeoisie. Ensuite, par une nouvelle escroquerie — caractéristique de Lukacs, je le répète — il mélange deux notions pourtant bien différentes : la connaissance et la conscience. Il est bien connu, depuis Marx et Engels, que la bourgeoisie, du fait de ses intérêts de classe, est incapable d'une *connaissance* objective de la société ; Lukacs en conclut tout naturellement mais complètement à tort — qu'elle rencontre aussi des limites dans sa *conscience* de classe, alors que, précisément, c'est sa conscience de classe, incarnée dans ses partis, dans ses États et dans toutes ses institutions, qui interdit à la bourgeoisie la connaissance objective. Mais, selon Lukacs, toute l'histoire idéologique de la bourgeoisie est

« *une lutte désespérée (...) pour ne pas prendre conscience réellement de sa situation de classe* »⁵⁶.

Or c'est justement le contraire : cette histoire est précisément celle d'une lutte pour imposer sa conscience de classe bourgeoise à toute la société, à toutes les classes. Lukacs renverse complètement les données réelles de la lutte de classes. Qu'est-ce qu'il veut donc ? Où va-t-il ? Nous allons le voir.

Puisque, selon lui, la lutte de la bourgeoisie pour ne pas prendre conscience (!) est « désespérée », et puisque le matérialisme historique est une très bonne « *théorie de la connaissance* »,

« ... elle [la bourgeoisie] n'est plus en mesure..., de se passer de la méthode scientifique du prolétariat, en la défigurant évidemment »⁵⁷.

Évidemment...

Dans cette optique, les révisionnistes ne figurent pas comme les « *lieutenants de la bourgeoisie dans les rangs ouvriers* », mais représentent le fait « ... que la bourgeoisie a capitulé devant le matérialisme historique »⁵⁸. Il énumère plusieurs signes de cette « capitulation », tels que « *l'idée de l'organisation consciente* » de l'économie par les trusts (!) « *l'économie planifiée (conçue) comme une expérience théorique* »⁵⁹, etc. Et pour conclure :

« (...) *La capitulation de la conscience de classe de la bourgeoisie devant celle du*

⁵⁵ Op. cit., p. 88.

⁵⁶ Op. cit., p. 91. Souligné par l'auteur.

⁵⁷ Op. cit., p. 262.

⁵⁸ Ibidem.

⁵⁹ Op. cit., pp. 91-92.

prolétariat saute aux yeux »⁶⁰.

Or ce qui saute aux yeux, c'est que Lukacs qualifie de gain pour le prolétariat la présence, dans les rangs et autour du mouvement ouvrier, de savants bourgeois n'ayant en aucune façon rompu avec l'idéologie bourgeoise, alors qu'elle ne fait que concrétiser l'irruption de la bourgeoisie à l'intérieur du mouvement ouvrier. Mais *de te fabula narratur*⁶¹. Car c'est ici que se dévoile la signification intime de la pensée de Lukács tout entière. Il a adhéré au mouvement ouvrier sans jamais y appartenir : il semblait seulement que, sur le terrain des idées, il ne pouvait que capituler devant le marxisme. Celui-ci lui apparaît comme une forme de pensée. Lorsqu'il en traite, il ne peut le faire que selon sa nature bourgeoise. Dans cette fausse conscience, la réalité est renversée, et la conscience bourgeoise y apparaît « *inconsciemment* ». Ce n'est pas là de la psychologie. Lukacs l'idéaliste identifie la conscience avec la connaissance ; il diagnostique une maladie générale de celle-ci, la « *réification* » ; puis propose le matérialisme historique comme remède universel. Voilà donc la grande conciliation des classes, et la nature bourgeoise de Lukacs réside précisément dans cette attitude organiquement conciliatrice. Elle détermine ses vues sur la lutte du prolétariat.

Mais avant d'examiner ses vues réactionnaires sur les combats de la classe ouvrière, il importe de soulever un problème fondamental du matérialisme historique. Il s'agit de ce mélange que fait Lukacs entre connaissance et conscience. Il les identifie, car, en parfait idéaliste, il les considère toutes les deux comme fruits de la seule pensée, comme des instances autonomes, qui n'auraient aucune détermination ou forme matérielles. Or déjà la connaissance humaine est étroitement liée à la lutte fondamentale entre l'homme et la nature. Elle est à la fois le produit et le moyen de cette lutte, ces deux fonctions étant en rapport dialectique au cours de tout le développement de l'humanité. Puisque cette lutte ne peut se dérouler que dans le cadre de rapports sociaux déterminés, les sciences dites humaines ou sociales ont, elles aussi, pour base le développement matériel de l'humanité. Marx et Engels ont à plusieurs reprises expliqué que la connaissance humaine est un long processus, et que

*« ...l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre, car, à y regarder de plus près, il se trouvera toujours que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie de devenir »*⁶².

La conscience de classe est quelque chose de très différent de la connaissance. En idéaliste achevé, Lukacs n'y comprend rien du tout ; représentant lui-même de la bourgeoisie dans les rangs ouvriers, il escamote l'essentiel. Pour lui, la conscience de classe est aussi un produit de la pensée spéculative. Or, en réalité, c'est en exprimant ses intérêts dans et par sa lutte qu'un groupe social déterminé par sa place dans les rapports sociaux se constitue comme classe. Dans un long processus historique au fur et à mesure de ses combats, cette

⁶⁰ Ibidem. Souligné par l'auteur.

⁶¹ « C'est de toi qu'il s'agit dans cette fable. »

⁶² Marx, Contribution à la critique de l'économie politique. Préface. Éditions sociales, p. 5.

classe prend conscience de ses intérêts propres. Mais elle ne prend pas conscience n'importe comment, à l'école ou par ses lectures. C'est uniquement à travers ses luttes successives, en leur donnant nécessairement une forme organisée de plus en plus adaptée à ses intérêts, qu'une classe se forme, et par là même devient consciente. Sa conscience de classe n'est pas une pensée connaissant quelque chose, mais l'expression de ses intérêts incarnée dans son organisation indépendante, dans ses institutions. La classe en tant que telle se matérialise dans son organisation, et ne peut exister si elle n'est douée de conscience de classe. Ainsi la conscience de classe n'existe que sous sa forme incarnée matériellement, et non pas en tant qu'une pensée suspendue dans les airs comme le cercueil de Mahomet. Pour cette raison, le plus haut niveau du matérialisme historique, méthode et théorie de la mission du prolétariat, réside dans les problèmes de l'organisation de cette classe où se concentre l'ensemble de la théorie. Ce n'est pas par hasard que Lukacs dissout la conscience de classe en une connaissance en soi de la société, et escamote le problème décisif qu'est l'organisation.

SUR LA LUTTE DU PROLÉTARIAT POUR SON EMANCIPATION

La pensée et la conscience bourgeoises sont présentées par Lukacs comme données une fois pour toutes. Sans la base matérielle de cette conscience, sans le développement de la lutte des classes, elle apparaît ainsi uniforme. Pour Lukacs, l'impérialisme, « *stade suprême du capitalisme* », n'existe pas dans l'évolution de la conscience de classe de la bourgeoisie, car la pensée, la conscience ne sont pas déterminées par l'existence. L'idée même d'une évolution lui échappe totalement. Il applique ensuite cette conception d'une conscience de classe donnée une fois pour toutes, sans développement et sans histoire, à celle du prolétariat.

Il écrit :

« *On peut définir l'essence de la lutte de classe prolétarienne par la coïncidence de la théorie et de la praxis par le passage sans transition de la connaissance à l'action* »⁶³.

La médiation nécessaire de l'organisation comme incarnation de la conscience, et, comme telle, placée au centre de l'interaction entre théorie et pratique, est passée sous la table. C'est encore plus clair quand il écrit :

« *Le rapport entre la conscience de classe et la situation de classe pour le prolétariat* » est « *simple* »⁶⁴.

On voit que, dans le cas du prolétariat, Lukacs commet la même erreur idéaliste, mais sous une forme inverse. Tandis que, chez la bourgeoisie, la conscience de classe — si elle existait — ne viendrait que d'elle-même, chez le prolétariat, elle vient tout droit, sans aucune médiation, de la connaissance de sa situation. La racine commune de ces vues apparemment opposées est l'idéalisme. Puisque la bourgeoisie est incapable d'atteindre à une connaissance objective de la réalité, elle ne peut, selon Lukacs, avoir non plus une conscience de classe. Mais puisque le prolétariat seul peut avoir une telle connaissance, la

⁶³ Op. cit., p. 259.

⁶⁴ Op. cit., p. 95.

conscience de classe lui vient tout naturellement. Cet idéalisme mécaniste constitue la démarche générale de Lukacs dans les problèmes relatifs à la lutte et à l'organisation du prolétariat.

Le prolétariat s'est constitué en classe lorsque, au travers de ses luttes, il s'est défini par rapport à toutes les autres classes en formant son organisation indépendante. Ce fut un processus de luttes répétées, souvent aveugles — allant jusqu'à la destruction des machines, par exemple — au cours desquelles les ouvriers ont progressivement reconnu leurs véritables intérêts et la nécessité de s'unir. La conscience de classe est ainsi apparue sur la base de l'expérience des luttes ouvrières se matérialisant dans l'organisation. La conscience de classe n'est pas une pensée autonome, mais s'acquiert dans et par la lutte. Elle n'est pas non plus désincarnée, mais se résume dans l'organisation. Celle-ci est sa forme d'existence nécessaire. La vérité est diamétralement opposée aux vues idéalistes de Lukacs. La conscience de classe du prolétariat n'est pas une connaissance, elle ne s'identifie en aucune façon avec le savoir conçu comme un ensemble de notions qu'on a dans la tête. Dès le début de sa formation et tout au long de son développement, elle est matériellement déterminée, en dernière analyse, par les rapports de production, par leur degré de développement, ainsi que par l'acquis matériel du prolétariat dans sa lutte. Cependant, elle n'est pas un produit direct de ces rapports, mais le résultat des expériences faites dans la lutte des classes elle-même, apparaissant comme leur généralisation. Cette apparition et ce développement de la conscience, soutenue et matérialisée dans les acquis des combats, dans les conquêtes ouvrières, est, elle aussi, matérielle et non spirituelle ; elle se fonde dans l'organisation. L'évolution et l'analyse de la conscience de classe du prolétariat ne constituent pas l'objet d'une investigation abstraite de sa connaissance « *réifiée* », comme le prétend Lukács, mais le processus historique concret de la lutte de cette classe contre la bourgeoisie, à travers les étapes historiques matérielles de ses acquis et de son incarnation organisée : syndicat, parti, État ouvrier.

La classe ouvrière ne pouvait se former qu'à partir de ses intérêts immédiats, face aux exploiters, sur la base de sa situation dans la production. Son premier pas vers l'indépendance fut franchi avec la fondation des syndicats, qui représentent la conscience du prolétariat par rapport à ses intérêts opposés à ceux de la bourgeoisie dans les rapports de production. Par conséquent, si Lukacs affirme que le rapport est « *simple* » pour le prolétariat entre sa situation de classe et sa conscience de classe, il identifie cette conscience avec ce stade de son développement, c'est-à-dire avec le trade-unionisme. (À noter que la formation des syndicats elle-même fut un processus historique de luttes matérielles, difficiles.) Il la limite au degré de la conscience syndicale, en contradiction avec plusieurs de ses propres affirmations. La pensée mécanique et idéaliste de Lukacs tombe ici dans ses propres contradictions. En réalité, ce degré syndical de la conscience, bien que réel, est encore limité. Il n'atteint que la formulation des intérêts du prolétariat à l'*intérieur* de l'ordre bourgeois. Resté à ce stade, le prolétariat est encore politiquement dépendant de la bourgeoisie. Le rapport entre sa situation de classe et sa conscience de classe, contrairement à ce que dit Lukacs, est si peu « *simple* » qu'un long combat a été nécessaire, avec les expériences qu'il a comportées, pour que la classe ouvrière recouvre son indépendance

politique par la formation de son parti de classe, incarnation d'un degré élevé de la conscience de classe.

Pour franchir cette étape du développement de la conscience, le prolétariat avait besoin de quelque chose de qualitativement supérieur au simple reflet direct de sa place dans les rapports de production et de son expérience des luttes. La conscience de classe n'est pas le simple fruit des données matérielles de la situation du prolétariat et des expériences qu'il fait, et le parti, incarnation de cette conscience, n'est pas un produit spontané de la classe, à partir de ses expériences quotidiennes. Un tel déterminisme mécanique n'existe pas. Pour se libérer de l'influence de la bourgeoisie, il lui fallait se hisser au niveau de sa mission historique : abattre l'ordre bourgeois, instaurer sa dictature pour édifier la société sans classes. Cette mission historique était et est, à son tour, matériellement inscrite dans les lois internes du capitalisme lui-même. Mais, du seul fait de leur existence, ces lois ne produisent pas une telle conscience élevée. Il fallait encore intégrer de façon critique dans la conscience de classe du prolétariat les résultats du développement de toute la connaissance humaine en les dépassant (la dialectique de Hegel et l'économie politique classique par exemple). Marx et Engels ont accompli cette œuvre, en fusionnant l'élaboration critique de l'ensemble des résultats de la connaissance humaine avec l'expérience acquise par le prolétariat, forgeant ainsi la théorie marxiste. Mais, d'autre part, ils ne l'ont pas fait et n'auraient pu le faire en savants de cabinet. Ce fut un combat en liaison intime avec la lutte du prolétariat et ses expériences, se matérialisant dans l'organisation.

L'Idéologie allemande ne se comprend que comme le programme de l'organisation que fondaient Marx et Engels au moment même où ils en achevaient la rédaction, les comités de correspondance communiste. Le *Manifeste du parti communiste* et la Ligue des communistes sont inséparables l'un de l'autre, et ce n'est qu'ainsi qu'ils ont été une étape décisive dans le développement de la conscience du prolétariat. En même temps, ils ne pouvaient naître qu'à cette étape déterminée du développement des rapports de production et des expériences de lutte du prolétariat, tout en y intégrant les derniers développements de la connaissance humaine. Cette relation dialectique du développement de la conscience de classe n'est pas donnée une fois pour toutes, à la naissance du parti, car le développement de la théorie elle-même est fonction de la lutte des classes, de ses expériences. La nécessité de la dictature du prolétariat est formulée dans le *Manifeste*, mais Marx n'a pu analyser l'État ouvrier, et développer ainsi la théorie qu'à partir des expériences de la Commune de Paris. D'autre part, la théorie et son développement sont inséparables de l'organisation, et ce n'est qu'ainsi qu'elles forment la conscience de classe, qu'elles expriment le degré de son développement. Marx a élaboré *le Capital* en forgeant la I^e Internationale, celle-ci incarnant une étape décisive dans l'évolution de la conscience de classe.

Lukacs, lui, présente au contraire la conscience de classe comme une « *connaissance de soi* », une pensée quelconque, détachée de cette forme matérielle nécessaire qu'est l'organisation. D'autre part, il l'analyse comme une donnée unique qui serait acquise une fois pour toutes par cette connaissance. Cette vue à la fois idéaliste et mécanique rompt l'unité entre le développement de la lutte des classes et celui de la conscience organisée.

La théorie et la pratique sont dissociées, leur fusion dans l'organisation a disparu.

Lukacs écrit :

« *Il dépend exclusivement de la conscience de classe du prolétariat, et non de la victoire ou de l'échec dans les luttes particulières...* »⁶⁵

que le but final reste caché ou non.

Or, précisément, les victoires et les échecs influencent, et dans certains cas déterminent pour longtemps, la conscience du prolétariat, et il est impossible d'introduire une telle rupture entre la lutte des classes et la conscience du prolétariat. Chacun sait que la défaite du prolétariat allemand, la destruction de ses organisations et l'anéantissement des militants par l'hitlérisme a signifié la destruction de sa conscience de classe.

UNE CONSCIENCE DE CLASSE DÉSINCARNÉE

Lukacs escamote l'organisation, arme essentielle du prolétariat. Parallèlement, il masque complètement le fait que cette arme ne pouvait et ne peut être conquise qu'historiquement, dans le développement de la lutte des classes, au travers d'âpres combats. On comprend fort bien pourquoi, parlant des « *déterminations de la dialectique* », il répète la « *totalité* », en omettant soigneusement d'en soulever les contradictions. En réalité, il y a une lutte continue entre le prolétariat et la bourgeoisie dont la conscience de classe, incarnée par le parti, est l'enjeu. Cette lutte historique a connu des hauts et des bas. Elle a traversé un développement plein de contradictions et de bouleversements, avec des étapes d'évolution progressive ainsi que des sauts et des ruptures brusques. Le rapport entre la situation de classe et la conscience de classe n'est pas « *simple* », il est tellement compliqué que, la bourgeoisie ayant réussi à corrompre la conscience de classe, c'est-à-dire la IIe Internationale, Lénine a consacré toute sa vie à résoudre ce problème par la construction difficile du parti bolchevique. Mais Lukacs raye *Que faire ?* le parti bolchevique et la IIIe Internationale d'un trait de plume. Pour lui, ils n'ont rien à voir avec la conscience de classe qui serait une connaissance de la situation de classe, désincarnée comme l'Esprit et sans histoire comme dieu.

Ayant ainsi accompli un renversement complet, Lukacs traite la conscience de classe comme une idéologie immuable, flottant au-dessus de tout. Selon cette conception, puisque, sous le capitalisme, la réification de la connaissance est le phénomène dominant, la conscience de classe du prolétariat est nécessairement contaminée. Ainsi, Lukacs parvient à découvrir une « *crise idéologique du prolétariat* », dont « *les partis menchéviques sont l'expression* »⁶⁶. C'est pour cette raison que, pour Lukacs, le phénomène de l'aristocratie ouvrière ne suffit pas à expliquer le menchévisme⁶⁷. Une telle affirmation, apparemment correcte, constitue encore une escroquerie de la part de Lukacs, car elle est destinée à masquer le fait que l'aristocratie ouvrière n'est pas *l'explication* du menchévisme, mais sa base matérielle, le *fondement* de son explication parce que

⁶⁵ Op. cit., p. 99. Souligné par l'auteur.

⁶⁶ Op. cit., p. 355

⁶⁷ Op. cit., p. 344.

le fondement de son être. On se demande d'ailleurs comment expliquer la prétendue « *capitulation idéologique* » de la bourgeoisie devant un prolétariat en « *crise idéologique* » ?

La boucle est bouclée : selon Lukacs, ce n'est pas la bourgeoisie qui, par l'intermédiaire de ses « *lieutenants* » réformistes, attaque le mouvement ouvrier. Non, les partis réformistes ne sont pas l'expression de la bourgeoisie au sein du prolétariat, mais celle du prolétariat, et, qui plus est, de sa crise « *idéologique* ». Bien entendu, si c'est une expression du prolétariat lui-même et de plus une maladie idéologique, la tâche à accomplir ne peut pas, évidemment, être la construction du parti révolutionnaire contre le réformisme. Au lieu de cela, lorsque Lukacs se pose la question : que faire ? ou ainsi qu'il la formule :

« ... Comment la possibilité objective de la conscience de classe peut-elle se réaliser effectivement ?... »⁶⁸.

Il y donne la réponse suivante :

« ... C'est la question de la transformation interne du prolétariat, de son mouvement pour s'élever au niveau objectif de sa mission historique, crise idéologique dont la solution rendra enfin possible la solution pratique de la crise économique mondiale »⁶⁹.

Pas un seul mot sur le parti !

Mais, de la part de celui qui se pose en dirigeant d'un parti, ce serait une erreur de conduire une attaque frontale contre le parti. Lukacs ne commet jamais une telle erreur : il n'avance jamais ses conceptions bourgeoises que jusqu'à une certaine limite. Ainsi, dans *Histoire et conscience de classe*, après avoir, quant au fond, dilué la conscience de classe dans l'idéalisme et liquidé le parti, il revient à une analyse de l'organisation du parti, qui est hésitante, ambiguë et formaliste.

Le caractère idéaliste des conceptions de Lukacs apparaît sous la forme du spontanéisme lorsqu'il parle la première fois (en 1921) d'une façon élogieuse de Rosa Luxemburg.

Je cite :

« Rosa Luxemburg (...) a reconnu plus tôt et plus clairement que beaucoup d'autres le caractère essentiellement spontané des actions de masses révolutionnaires... [Elle a vu] clair, également avant beaucoup d'autres, sur le rôle du parti dans la révolution (...) Rosa Luxemburg a reconnu de bonne heure que l'organisation est bien plutôt une conséquence qu'une condition préalable du processus révolutionnaire »⁷⁰.

Malgré son apparence matérialiste, ce spontanéisme est directement relié à une opinion idéaliste et mécaniste sur la prétendue coïncidence entre connaissance de soi et

⁶⁸ Op. cit., p. 106.

⁶⁹ Ibidem.

⁷⁰ Op. cit., p. 63.

conscience de classe du prolétariat. L'organisation, comme forme matérielle de la conscience, et, partant, comme médiation nécessaire dans le processus révolutionnaire, est remplacée par une spontanéité fataliste qui, contrairement à Rosa Luxemburg, rejette l'organisation antérieure, à savoir la continuité historique de la conscience du prolétariat, présente dans toute action des masses « *spontanée* ». Ce n'est pas par hasard si Lukacs est foncièrement hostile à la continuité du mouvement ouvrier organisé. L'organisation ainsi conçue n'est pas pour lui une arme de combat, mais une sorte d'entrepôt de la connaissance, emmagasinant celle-ci au fur et à mesure que le prolétariat l'y dépose. Rien d'étonnant donc s'il écrit :

« La conscience de classe est l'« éthique » du prolétariat C..) Car la force du parti est une force morale »⁷¹.

Le capitalisme, avec ses rapports de production, son État, son armée et sa police, cette force réelle disparaît derrière la « *réification* », et le parti, organisation des forces du prolétariat et de son combat, est présenté comme une institution idéologique.

Parce que

... essentiellement la puissance de toute société est une puissance spirituelle, dont seule la connaissance peut nous libérer »⁷².

Et Lukacs continue en écrivant à propos de la révolution :

« L'obstacle à une telle action est de nature purement idéologique »⁷³.

C'est le liquidateur qui parle ici. Celui qui, en 1919, pendant la dictature du prolétariat, voulait dissoudre le parti. Celui qui, après la défaite de la révolution, au moment de la rédaction de ce livre, est chargé, avec les autres, de reconstruire le parti. Dans cet écrit, il ne fait pas « *simplement* » totale abstraction des problèmes réels de la reconstruction du parti à ce moment, mais développe le point de vue opposé, fondant « *théoriquement* » la liquidation du parti, sous la forme d'une tentative de sa transformation en cercle idéologique.

Mais, comme tout idéaliste placé dans les conditions de la réalité, Lukacs est contradictoire même dans sa conception du parti. À côté de ses opinions liquidatrices, il développe des vues apparemment opposées sur un parti omnipotent. C'est que, selon Lukacs, une fois constitué, le parti révolutionnaire est achevé une fois pour toutes. À un endroit, il *émet* une idée juste : c'est à partir de l'expérience quotidienne que le travailleur prend conscience de sa situation et de ses tâches de lutte. Mais dans cette analyse⁷⁴, il parle du travailleur en tant qu'individu. Et bien que le processus de la prise de conscience se fasse effectivement ainsi, cette analyse masque l'essentiel. Elle masque le fait que ce processus ne s'accomplit pas ainsi seulement pour le travailleur individuel, mais surtout pour la classe en tant que

⁷¹ Op. cit., p. 64.

⁷² Op. cit., p. 300. Souligné par l'auteur.

⁷³ Ibidem.

⁷⁴ Voir les pages 358 et suivantes d'Histoire et conscience de classe.

telle : car, telle est l'opinion de Lukacs, le parti révolutionnaire une fois constitué, l'interaction entre la classe et son parti cesse. C'est la conséquence naturelle de sa conception de la conscience de classe qui n'a pas d'histoire, mais se réduit à une connaissance achevée. Le parti de Lukacs *influence immédiatement* l'action de chaque individu, et *détermine* consciemment l'évolution. Or la question centrale est précisément de savoir comment il peut et doit le faire. Pour Lukacs, cette question n'existe pas, alors que seule la réponse correcte, théorique et pratique à cette question, peut permettre de construire le parti.

En réalité, le parti ne peut déterminer consciemment l'évolution qu'en comprenant et exprimant correctement ce qui est déjà donné dans et par cette évolution. D'une part, il ne peut pas violenter l'histoire, d'autre part, il ne peut faire la révolution à la place des masses. L'idée que le parti achevé est automatiquement destiné à diriger la classe est typiquement gauchiste — et bureaucratique. Il doit, au contraire, sans cesse conquérir et reconquérir la majorité de la classe, sa confiance. C'est tout le problème du *Programme de transition* de la IV^e Internationale et de la discussion menée par la III^e Internationale de Lénine et de Trotsky contre les gauchistes qui, de même que Lukacs, prenaient le parti une fois fondé comme suffisant pour faire la révolution. Or, de plus, Lukacs développe une telle conception au moment précis où le P.C. hongrois est détruit et disloqué, où sa reconstruction est à l'ordre du jour, dans *des* conditions où la social-démocratie domine la grande majorité de la classe ouvrière hongroise, après une grande défaite de celle-ci. C'est donc plus que de l'abstraction. C'est une liquidation à rebours !

LA CLASSE ET SON PARTI

Elle prend une forme plus affirmée lorsque Lukacs aborde les problèmes de la révolution, et, plus précisément, de la transition au socialisme après la révolution.

Selon lui,

« (...) il est certain que même les groupes et les masses immédiatement intéressés, en raison de leur situation de classe, au succès de la révolution, ne se libèrent intérieurement de l'ancien ordre que pendant — et très souvent après — la révolution »⁷⁵.

Il balaie d'un seul coup cette conclusion capitale de Marx que « *l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes* ». De fait, selon Lukacs, c'est le parti qui accomplit la révolution au lieu de la diriger. Dans cette conception, on peut voir, non seulement le gauchisme d'alors de Lukacs, mais aussi la justification anticipée de la bureaucratie, ces deux éléments étant jumelés dans une attitude commune à l'égard du lien entre parti et masses.

Lukacs le formule très nettement :

« (...) Le bouleversement lui-même doit être accompli par des hommes (...) qui se sont intellectuellement et sentimentalement émancipés de la puissance de l'ordre

⁷⁵ Op. cit., p. 295. Souligné par l'auteur.

établi »⁷⁶.

C'est là un gauchisme qui est tout prêt à passer au service de la bureaucratie.

Mais notre auteur va encore plus loin, et pose de nouveau le problème du rapport entre la bourgeoisie et le prolétariat.

Il ose affirmer que

« (...) le prolétariat est contraint de s'emparer du pouvoir à une époque et dans un état d'esprit tels qu'il éprouve encore l'ordre social bourgeois comme ordre vraiment légal »⁷⁷.

Car

« ...le seul fait d'une victoire ne peut élever le prolétariat à la conscience de sa propre légalité »⁷⁸.

On trouve tout dans ces injures à l'égard de la classe ouvrière. D'abord, pour Lukacs, l'État ouvrier ne représente aucunement une étape nouvelle dans le développement de la conscience de classe du prolétariat. Puis cet État ouvrier, à son tour, ne serait pas l'œuvre révolutionnaire des travailleurs eux-mêmes, au cours du processus de leurs combats, donc d'une élévation de leur conscience, et le produit matérialisé de cette conscience. C'est une projection pragmatique des expériences de la république hongroise des conseils de 1919.

Il est exact que, dans *ce cas*, la bourgeoisie a cédé le pouvoir sans combat au prolétariat. Il est non moins exact que la majorité de la classe est restée sous l'influence de la social-démocratie qui, par la bouche de la bureaucratie syndicale, a effectivement déclaré illégale la dictature du prolétariat. Mais Lukacs, au lieu d'en tirer des conclusions marxistes, élève pragmatiquement ces faits au niveau d'une « *théorie* » généralisée. Les résultats en sont : l'identification de la bureaucratie syndicale (et avec elle de toute la social-démocratie) avec le prolétariat — ce qui prépare « *théoriquement* » l'association ultérieure avec la bureaucratie stalinienne — et la responsabilité de la chute de sa dictature rejetée sur la classe ouvrière.

De la part d'un « théoricien », cet impressionnisme ne peut être expliqué que par son propre rapport avec la bourgeoisie. De ce rapport, l'antagonisme irréconciliable et donc le combat sans merci disparaissent, cédant la place à un rapport idéologique opposé, certes, mais qui se résout par la conquête pacifique du pouvoir, celle-ci étant obtenue par le développement de la connaissance.

Inévitablement, Lukacs en arrive à justifier d'avance, bien qu'implicitement, la bureaucratie avec son « *socialisme dans un seul pays* ». Car, selon lui,

« malgré la conquête du pouvoir d'État, la lutte reste donc inégale pour le prolétariat, aussi longtemps qu'il n'a pas acquis précisément la même assurance naïve que seul

⁷⁶ Ibidem.

⁷⁷ Op. cit., p. 304. Souligné par l'auteur.

⁷⁸ Op. cit., p. 305. Souligné par l'auteur.

son ordre juridique est légal »⁷⁹.

Ce n'est donc pas la révolution mondiale qui est nécessaire à la victoire, mais un sentiment de légalité qui, d'emblée, est dénié ici au prolétariat, comme si la destruction de l'État bourgeois n'était pas son œuvre. Lukács ne nie pas la possibilité pour le prolétariat d'accéder à ce sentiment de légalité, mais — naturellement cela peut se faire sans la révolution mondiale, donc dans un seul pays.

Car, à la question : que faut-il faire pour que le prolétariat puisse avoir cette légalité ? Lukacs donne cette réponse :

« (...) La reconnaissance de la Russie soviétique par les États bourgeois [est] la reconnaissance par la bourgeoisie de la légitimité de la révolution prolétarienne accomplie, [et ainsi] la légitimité de la révolution prolétarienne est consacrée »⁸⁰.

Donc, il faut s'adresser à la bourgeoisie ! Selon Lukacs, le prolétariat a besoin que ses actes soient consacrés par la bourgeoisie ! La révolution prolétarienne n'est donc légitime qu'à partir de cette consécration. Or, si la bourgeoisie mondiale a été contrainte par le prolétariat à « reconnaître » la Russie soviétique, elle n'a jamais considéré pour cela la révolution prolétarienne comme « légitime ». Seuls, un bourgeois travesti en « communiste », comme Lukacs, et la bureaucratie stalinienne peuvent avoir une telle façon de voir. Il est facile d'y reconnaître, non seulement le « socialisme dans un seul pays », mais aussi la « coexistence pacifique ».

Il ne m'est pas possible de passer au crible de la critique l'ensemble des affirmations de Lukacs sur les problèmes de la lutte des classes, et en particulier sur l'organisation et sur l'État ouvrier. Il suffit de dire que, dans ses analyses, manque celle de la dictature du prolétariat et de son fonctionnement, remplacée par une vague élucubration sur la violence en général ; il ne parle jamais de la révolution mondiale, mais présente la Russie soviétique comme achevée lorsqu'elle s'entend avec la bourgeoisie. Le fond de tout ce livre, *Histoire et conscience de classe*, est une tentative de conciliation entre matérialisme et idéalisme, entre prolétariat et bourgeoisie. Lukacs est un conciliateur-né qui, dans ce livre, se prépare, sans le savoir encore, à servir la bureaucratie stalinienne dans laquelle toutes ces conciliations se réunissent. Il va jusqu'à formuler concrètement des points importants du programme de cette bureaucratie avant même que celle-ci en prenne conscience. Dans sa brochure écrite un an plus tard, *Lénine*, il ira encore plus loin sur cette voie.

QUELQUES REMARQUES FINALES

Cette critique serait pourtant inachevée sans quelques remarques, faute de pouvoir développer une analyse détaillée. La première concerne la tentative de Lukacs de donner une base philosophique à son idéalisme. Elle se fait par un essai de conciliation entre matérialisme et idéalisme en recourant à Kant. Il défend ce dernier contre les critiques d'Engels qu'il accuse de méconnaître Kant ! Posant au centre la relation sujet-objet, et se

⁷⁹ Op. cit., p. 306.

⁸⁰ Op. cit., p. 307.

plaçant sur la base de la conception que la dialectique est déterminée par le sujet, il se trouve tout naturellement du côté de Kant contre Engels.

Il se dresse contre une « *opposition rigide entre pensée et être* »⁸¹, non pas tout à fait comme Kant, mais en trouvant une « *solution* » digne de Mach :

« *Le critère de la pensée, c'est bien la réalité. Mais celle-ci n'est pas, elle devient — non sans que la pensée y contribue* »⁸².

Il essaie donc de trouver le même pont entre matérialisme et idéalisme, bien sûr au profit de ce dernier, que Lénine critique dans la théorie de la connaissance de Mach.

La deuxième remarque concerne l'attitude inqualifiable de Lukacs envers Rosa Luxemburg.

Dans le premier écrit qu'il lui a consacré, Lukacs met Rosa Luxemburg au-dessus de tout, en mettant par exemple son *Accumulation du capital* à la première place, sans parler de *l'Impérialisme* de Lénine.

Un an plus tard, il a complètement changé d'opinion, et se livre à une attaque brutale et déloyale contre celle-ci — exactement comme Staline l'a fait ultérieurement, ce que Trotsky a caractérisé en écrivant que, pour Staline, Luxemburg est

« *...une figure chaque fois nouvelle et isolée au sujet de laquelle il est obligé dans chaque circonstance nouvelle de se poser la question : est-ce un ami ou un ennemi ?* »⁸³.

Cette caractérisation est valable pour Lukacs également. Comme, la première fois, Lukacs était spontanéiste, il pouvait utiliser Rosa Luxemburg en déformant sa pensée. Mais ensuite, Lukacs a évolué vers une position qui se cristallisera comme celle de la bureaucratie : Rosa Luxemburg, d'« ami », est donc devenu « un *ennemi* ». Lukacs utilise la critique de Lénine contre la brochure « *Junius* ». Mais si l'on compare le ton de Lénine à celui qu'emploie Lukacs, on est frappé par la brutalité haineuse de celui-ci, contrastant avec l'attitude fraternelle de Lénine. Selon Lukacs, Rosa Luxemburg ne faisait que de la propagande, sans organiser le parti — alors que la critique de Lénine, pourtant écrite bien avant que Rosa Luxemburg devienne la fondatrice du P.C. allemand, est circonspecte et caractérisée par ce passage :

« *La brochure de Junius est grosso modo un excellent ouvrage marxiste, et il est fort possible que ses faiblesses ne soient que, jusqu'à un certain degré, de caractère de hasard* »⁸⁴.

Lukacs accuse ensuite Rosa Luxemburg d'être spontanéiste, de sous-estimer l'organisation, bien que Rosa Luxemburg ait été la fondatrice du P.C. allemand. Lukacs continue à déverser des injures sur Luxemburg, car elle a « osé » critiquer la révolution

⁸¹ Op. cit., p. 249.

⁸² Op. cit., p. 251.

⁸³ Trotsky, Écrits, tome I, p. 330.

⁸⁴ Lénine, Œuvres, vol. 22, Budapest 1951, p. 318.

russe. Mais à ce néophyte enragé, s'oppose l'article de Trotsky :

Bas les pattes devant Rosa Luxemburg, écrit longtemps après.

Trotsky y caractérise différemment la prise de position de Rosa Luxemburg qui

« ... critiquait de sa prison, en 1918, très sévèrement et, dans son ensemble, faussement la politique bolchevique. Mais même dans ce travail qui compte parmi ses travaux les plus erronés, on aperçoit ses ailes d'aigle »⁸⁵.

Attaques contre Engels, contre Rosa Luxemburg, parfois contre Hegel, citations élogieuses de « philosophes avortons » comme un Simmel ou un Laskis, condescendance « bienveillante » envers Boukharine, ça et là envers Engels, attitude obséquieuse envers Lénine et Trotsky — voilà le style de : *Histoire et conscience de classe*, livre écrit dans l'argot des néo-kantiens. Il s'inscrit dans le passage pacifique et naturel de Lukacs de la bourgeoisie — après « l'accident » des révolutions — dans le camp de la bureaucratie stalinienne.

⁸⁵ Écrits, tome I, p. 330.